

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 349.—SAMEDI, 10 JANVIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARNELL
(Du Journal Illustré, de Paris)

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 JANVIER 1890

SOMMAIRE

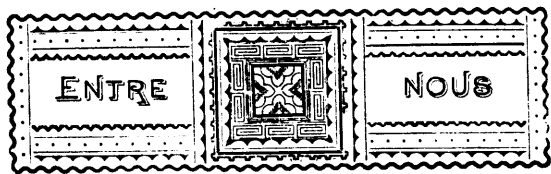
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — A propos d'exécutions, par Ed. Aubé. — L'Épiphanie. — Poésie : Mystérieuse, par Frid Olin. — La tête en bas, par Eug. Renault. — La fête des Rois. — Bibliographie. — Galerie canadienne : L'honorable Letellier de Saint-Just, par E. Z. Massicotte. — Mœurs japonaises. — L'oracle canadien. — Poésie : L'oubli, par Dr Alf. Morisset. — Le testament de Haldimand, par Pierre-Georges Roy. — Les yeux noirs, par E. Z. Massicotte. — Nos gravures. — Mort de Monsieur Labelle. — Choses et autres. — Liste des numéros gagnants. — L'éloge de la pluie, par Raoul Frary. — Science amusante (avec gravure). — Feuilleton : Fleur-de-Mai, par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de M. Parnell. — Portrait de M. Letellier de Saint-Just, 3me lieutenant-gouverneur de la province de Québec. — Scènes d'hiver à Terre-neuve. — Terrible accident de chemin de fer, sur l'Intercolonial, près de Lévis.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



A plupart des journaux anglais de Montréal, Québec et Toronto, constatent que les visites du Nouvel An diminuent de plus en plus.

A vrai dire, je crois qu'en effet cet usage d'aller de maison en maison causer du froid et du soleil, pendant les six premiers jours de l'année, me paraît un peu démodé ; néan-

moins, puisque nos amis les Anglais négligent le jour de l'an pour ne faire attention qu'à la fête de Noël, ce devrait être une raison, pour nous, Canadiens-français, de faire revivre les anciennes coutumes et d'y tenir beaucoup.

Il est vrai que j'ai fait peu de visites ce jour là et je profite même de l'occasion qui se présente pour faire mes excuses aux personnes que je ne suis pas allé voir et, j'ajouterai même, qu'il vaudrait mieux se visiter plus souvent pendant l'année et de ne pas accumuler nos devoirs sociaux à remplir en une semaine.

Mais nous devenons si fin de siècle qu'il est difficile de savoir qui a raison ou tort.

** En me faisant voiturier par un Jehu quelconque sur les hauteurs de la sibérienne cité de Québec, j'aperçus une maison ornée de nombreuses bottes de paille ; une à chaque fenêtre.

Ces gerbes m'inquiétaient et j'en fis l'observa-

tion à mon ami Faucher de Saint-Maurice qui m'accompagnait.

— Je comprends votre étonnement, me dit-il, je l'ai éprouvé moi-même, voici l'explication :

Celui qui habite cette maison est le consul de Suède et de Norvège, et c'est une vieille coutume dans ces pays du Nord de suspendre une gerbe à chaque fenêtre, depuis Noël jusqu'aux Rois ; tous les matins on y jette une poignée de grains. . . . C'est la nourriture que l'on offre aux rares oiseaux qui passent l'hiver, dans ces climats rigoureux, aux oiseaux de neige sans doute.

— Cette coutume est charmante, en effet, et je serais bien d'avis de l'adopter ici si les gavroches ailés, les affreux moineaux n'en profitaient pas chez nous.

— Cela ne m'étonne pas de votre part, vous êtes fin de siècle et, ma parole d'honneur, je crois que ie le deviens aussi.

** Et nous voilà partis sur ce mot : fin de siècle.

Au fait, que nous réserve l'avenir ? et, sautant par dessus les dix années qui nous séparent de 1900, allant plus loin encore, nous reprenons ce vieux thème, jamais épuisé :

" Que va-t-on bien inventer ? Que sera le monde en l'an 2000 ? "

Il n'y aura plus de maladies inguérissables, grâce aux virus et lymphes inventées pour les combattre.

On mourra à un âge tellement avancé qu'il faudra désencombrer le monde, de temps en temps, par voie de tirage au sort.

Le télégraphe, le phonographe, le téléphone, etc., seront depuis longtemps relégués chez les marchands de bric à brac, comme souvenirs d'un siècle barbare.

La poudre sans fumée et les canons portant à trois lieues passeront pour des jouets d'enfants.

Les journaux paraîtront dix-huit fois par jour et seront gratuits.

On se verra et on causera à quelque distance que ce soit du globe.

La terre aura des relations constantes avec les habitants de notre satellite et avec les principales planètes.

Tous les ménages seront heureux, ou à peu près. Les femmes seront d'une simplicité inconnue à tous les âges.

On n'apprendra plus à lire ni à écrire, comme aujourd'hui, mais on inoculera toutes les sciences à l'aide d'un vaccin inventé par le petit fils du grand Pasteur.

L'Angleterre aura disparue et tous les peuples parleront une langue qui ne sera pas le volapük.

On peut aller loin comme cela, mais je m'arrête. Vous pouvez compléter la liste.

** Le soir même, après avoir dîné en famille, je parcourais les journaux, quand un article du *National*, écrit par mon ancien copain de journalisme, P. M. Sauvalle, attira mon attention.

Je ne puis en donner qu'un extrait, mais tout est à lire.

Il s'agit de l'abbé Lanusse, longtemps aumônier de l'école de Saint-Cyr, un brave, pas fin de siècle du tout, mais qui a été un de ces nombreux représentants de la Religion, de la Patrie et de l'Honneur, comme on en rencontre tant en France :

" Le brave abbé Lanusse ! C'est à la revue de Longchamp qu'il faut le voir, c'est là le grand triomphe qu'il se paye chaque année, un petit péché d'orgueil qui lui sera pardonné, pour tout le bien qu'il a fait dans sa vie.

" De mon temps, le Quatorze Juillet n'était pas encore la fête officielle, et la Grande Revue avait lieu généralement dans le mois de juin, le dimanche qui suivait le Grand Prix. C'était jour de fête pour l'école dès le matin ; au réveil, tout le monde était à l'astique ; on sortait les plumets, les *casoars*, on les fixait au shako d'avance, pour défaire les mauvais plis que les plumes auraient pu contracter dans l'étui vert ; on *bahutait* son paquetage pour épater les Parisiens, et à dix heures le bataillon était réuni dans la cour Wagram, le général et toute la boutique en grande tenue, l'a-

umônier à ses côtés portant sur sa soutane la pèlerine militaire.

" A midi, on montait à la gare de Saint-Cyr et un train spécial nous conduisait à Saint-Cloud, d'où l'on gagnait à pied l'emplacement qui nous était réservé sur l'Hippodrome de Longchamp transformé en terrain d'évolutions.

" Pendant tout ce temps, l'abbé Lanusse était invisible.

" Le bataillon de Saint-Cyr se formait en masse par huit compagnies, à la tête des vingt mille hommes de l'armée de Paris, attendant le signal.

" A deux heures précises, le canon du Mont-Valérien tonnait et annonçait l'entrée du chef de l'Etat dans la tribune officielle, le général commandant l'armée donnait aussitôt le signal de la marche, et les tambours de Saint-Cyr sonnaient la première mesure de cet incomparable défilé.

" Alors, l'abbé Lanusse prenant le pas à côté du général, rejetait avec un geste de fierté inoubliable la pèlerine qui cachait tout l'éclat d'or des soixante décorations qui cuirassaient sa soutane ; pas un coin noir ne s'apercevait dans ce fulgurant flambement comprenant tous les ordres du monde entier, des médailles de sauvetage dans toutes les langues, des rubans de toutes les couleurs de l'arc en ciel, tous gagnés au champ d'honneur.

" C'était du délire quand ce petit vieillard trapu, au pas cadencé du vieux troupière, défilait devant les tribunes et qu'arrivait en arrière notre étendard avec sa noble inscription *1er bataillon de France* recevant le rayonnement de toute cette gloire.

" Impassible, sans broncher, simplement, l'abbé Lanusse subissait ce triomphe ; pas un muscle de son visage ne bougeait, il semblait insensible ; mais combien de fois, le défilé officiel terminé, lorsque nous gagnions le fond du terrain où la foule compacte acclamait elle aussi son armée, ne l'avons-nous pas vu pleurer lorsqu'un homme du peuple, un brave travailleur, se précipitait pour avoir l'honneur de lui serrer la main."

Bravo, Sauvalle ! Bien écrit et bien senti !

** Au moment où j'écris cette causerie on me donne de tristes nouvelles du curé Labelle, de Monsieur Labelle, pour parler plus exactement ; un brave aussi, qui a fait partout son devoir et qui vient de subir une opération très douloureuse, nécessitée par la rupture d'un bandage qui retenait une hernie dont le bon curé était atteint depuis longtemps.

Le matin, trois médecins eurent une consultation et décidèrent que l'opération aurait lieu à une heure de l'après-midi et, comme on craignait beaucoup un accident, vu le poids du patient, on ne lui laissa pas ignorer.

Il régla ses affaires spirituelles et temporelles et, à une heure moins quelques minutes, il fit le signe de la croix, se coucha sur la table d'opération et dit aux médecins :

— Allons, mes amis, je suis prêt, mettez-vous à l'ouvrage.

On éprouva beaucoup de difficultés à l'endormir, et dans le demi-sommeil qui s'empara enfin de lui, on l'entendit prononcer quelques mots qui n'étaient que le résumé des occupations de toute sa vie :

— Dieu ! . . . ma mère ! . . . colonisation ! . . . mon pays ! . . . franchise ! . . .

Les quelques personnes qui savaient ce qui se passaient, attendaient des nouvelles avec impatience.

L'opération, finie à 3.15, n'aboutit à rien ; alors les chirurgiens, vu l'état presque désespéré du malade, lui donnèrent dans une seconde opération des injections hypodermiques.

Tout fut inutile ; l'heure dernière de l'aïôtre de la colonisation était arrivée.

Il est mort ce matin, le 4, à 2.40, dans les sentiments les plus pieux.

C'est une perte irréparable pour les Canadiens-français ; le fondateur de tant de paroisses aujourd'hui florissantes n'avait partout, en France comme au Canada, que des amis et des admirateurs.

Et la Province de Québec, surtout, avait encore besoin des services de ce prêtre dévoué.

* * Une opinion de royaliste, de M. Lambert de Ste-Croix :

“ La monarchie sera moderne par ses institutions, acceptera toutes les réformes légitimes, et fera du *suffrage universel* l'expression libre et éclairée de l'opinion publique ”.

Il est évident que si jamais la monarchie revenait en France, chose qui paraît impossible à beaucoup de royalistes, elle devrait être ainsi, mais cet avènement semble être encore bien éloigné !

Leon Tardieu

A PROPOS D'EXÉCUTIONS

J'ose compter à l'avance sur l'indulgence des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, pour les entretenir aujourd'hui sur un sujet si peu gai et partant guère neuf par le temps qui court.

Dieu veuille que l'année 1891, qui vient de nous arriver, ne recèle aucun des malheurs qui ont si profondément contribué à jeter un sombre voile sur les derniers mois de sa devancière à qui nous disons adieu sans regrets.

Depuis un certain temps, les journaux nous ont donné de pleines colonnes d'enquêtes criminelles et de comptes rendus d'exécutions capitales.

Les noms des Birchall, Blanchard, Day, Lamontagne, qui ont acquis une si triste célébrité, se rencontraient à toutes les lignes, et cela a duré jusqu'à ce que, à tour de rôle, ces infortunés aient gravi les degrés de la potence et payé de leur vie le crime dont ils s'étaient rendus coupables dans un fatal moment d'égarement.

Le dernier nommé, Rémi Lamontagne, a mis fin, pour ainsi dire, en marchant au supplice, à la plus hideuse série d'exécutions dont il soit fait mention dans les annales criminelles de notre pays.

Il me tardait comme à beaucoup d'autres, de voir arriver le terme de ce règne du *crime dans l'air*, car chaque exécution nouvelle me remettait en mémoire les scènes lugubres auxquelles à trois différentes reprises, il m'a été donné d'assister.

* *

Poussé par une curiosité que je ne m'explique plus maintenant, j'avais trouvé le moyen de m'évader du séminaire, par le guichet d'une fenêtre, le jour de la dernière pendaison à la prison de Québec, quelque temps avant que cette massive construction fut transformée en collège.

C'était le 22 mars 1864—le Vendredi Saint, je crois—et le supplicé se nommait John Meehan. Il fut mis à mort pour le meurtre d'un de ses compagnons du nom de Pearl. Plus de 5,000 personnes assistaient à ce spectacle qui eut lieu publiquement pour la dernière fois.

A cette occasion, un poète du nom de *Grosperin*, composa une complainte de trente et quelques couplets. J'en détache le premier avec le refrain :

Le vingt-deux de ce mois,
Je dois quitter la vie ;
Car aux yeux des humains,
Meehan est criminel ;
Je le sais bien, mon sort
N'est pas digne d'envie,
Car jugé des humains
Que dira l'Éternel ?

Pearl, écoute-moi donc,
Toi qui fus ma victime ;
Je fus ton meurtrier,
J'invoque ta clémence,
Je ferai pénitence,
Pardon au prisonnier !

* *

Le 10 janvier 1874, j'assistais, comme représentant de la presse, à l'exécution de Michael Farrell, trouvé coupable du meurtre de Francis Conway, son voisin, cultivateur de Valcartier.

Cette exécution, la première dans la nouvelle prison de Québec, sur les Plaines d'Abraham, se fit à huis clos, en présence d'une centaine de porteurs de carte d'admission.

Le bourreau,—un détenu libéré pour la circonstance—s'acquitta très mal de sa tâche infime. Lorsqu'il eut fait jouer la trappe, le condamné, au lieu de faire un saut brusque dans l'espace, glissa doucement. Voici ce qui était arrivé : Au moment de la chute, la corde s'était engagée sous le bras gauche du malheureux. D'instinct, il la saisit et, ayant à demi dépassé l'ouverture de la trappe, on l'entendit sangloter et crier d'une voix étouffée : *My God ! My God !* L'exécuteur des hautes œuvres tira la corde de dessous le bras du supplicé qui se trouva suspendu dans le vide. Comme il avait la figure découverte les assistants purent facilement suivre les phases de la strangulation ; l'agonie dura près de dix minutes. Semblable spectacle ne saurait s'oublier.

* *

Le 28 janvier 1881, j'étais de nouveau témoin d'une pendaison. Cette fois, le meurtrier était un jeune homme de 21 ans, Cléophas Lachance. Il avait assassiné froidement, en la frappant d'un couteau et d'un bâton, une jeune fille de 18 ans, Odélide Désilets, de Bulstrode, dans le district d'Arthabaskaville.

L'infortuné jeune homme gravit avec une étonnante fermeté les degrés de la fatale charpente et se livra au bourreau comme s'il se fut agi de la chose la plus naturelle du monde. Il souriait d'un air bête en regardant les spectateurs. L'exécuteur qui n'était autre que le Radcliffe par trop populaire depuis quelque temps, s'acquittait de sa triste besogne pour la sixième fois en cette circonstance. Il m'annonça cette nouvelle dont il paraissait tout fier, au cours d'une entrevue que j'eus avec cet obscur personnage, que l'on garda tout le jour enfermé dans l'une des salles de la prison, afin d'empêcher la foule rassemblée près du sombre édifice de lui faire un mauvais parti. Le supplicé fut inhumé le même jour dans un des angles de la cour à la prison.

Les moindres incidents de ces drames lugubres sont encore présents à ma mémoire, en les évoquant, comme s'ils dataient d'hier. J'avais donc doublement raison de voir la fin de la période douloureuse par laquelle nous venons de passer et qui a jeté un lourd voile de deuil dans des localités où ces genres de spectacles n'étaient guère connus que de nom.

* *

Malgré la rigueur de la justice dans le siècle actuel, il existe encore une notable différence dans le prononcé et l'exécution de la sentence si l'on compare avec le siècle dernier. Jugeons-en.

Le 7 juillet 1797, une cour spéciale d'oyer et terminer, condamnait le nommé David McLane, à Québec pour haute trahison. Voici la sentence qui fut alors rendue :

“ Il me reste à m'acquitter du devoir pénible de prononcer la sentence de la loi, qui est,—Que vous, David McLane, soyez conduit au lieu d'où vous êtes venu, et de là, vous serez traîné à la place d'exécution, où vous devrez être pendu par le col, mais *non jusqu'à mort s'ensuivre* ; car vous devez être ouvert en vie, et vos entrailles seront arrachées et brûlées sous vos yeux ; alors votre tête sera séparée de votre corps, qui doit être divisé en quatre parties ; et votre tête ainsi que vos membres seront à la disposition du Roi. Que le Seigneur ait pitié de votre âme.”

Cette horrible boucherie eut lieu le 21 juillet à 10 h. et quart du matin, au pied même des Glacis, en dehors de la porte St-Jean, où se trouve aujourd'hui l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne. McLane portait un vêtement mortuaire en toile blanche et un bonnet blanc sur la tête. Il passa quelques instants avec ses aviseurs spirituels, les Révds Mountain et Spark puis il monta l'échelle fatale. L'exécuteur lui ayant fait observer qu'il était trop haut, il descendit un degré puis s'adressant à la foule il dit :

“ Cette place me fait plaisir, je vais maintenant aller où j'ai désiré d'être depuis longtemps ; vous tous qui me voyez, devez me suivre bientôt, quelques-uns peut-être sous peu de jours. Que ceci vous avertisse de vous préparer à la mort.” Puis s'adressant aux militaires qui entouraient la potence, il ajouta : “ Vous qui avez des armes dans vos mains, n'êtes pas assuré ici, même avec ces armes ; je vais dans un lieu où sans armes je serai en sûreté.”

Il baissa alors son bonnet sur son visage et s'écriant : “ O mon Dieu, recevez mon âme. Je désire ardemment d'être avec mon Jésus ! ” Il laissa tomber son mouchoir comme signal pour l'exécuteur qui à l'instant le jeta au vent. Il parut combattre avec la mort, mais très peu de temps.

Le corps resta pendu vingt-cinq minutes et alors la corde fut coupée. Une plate-forme, sur laquelle était fixé un billot, fut apportée près de la potence et on y alluma un feu, pour exécuter le reste de la sentence. La tête fut tranchée et l'exécuteur la tenant élevée à la vue du public, cria : “ La tête d'un traître ! ”

Il fut fait une incision au-dessous de la poitrine, et une partie des entrailles furent tirées et brûlées. Les quatre quartiers furent marqués avec un couteau, mais ne furent point séparés du tronc.

Toute cette affreuse exécution prit environ deux heures et la conduite de l'infortunée victime fut à tout égard composée et convenable à sa situation.

Le cadavre mutilé du supplicé qui avait été enterré près du lieu de l'exécution fut exhumé trente ans plus tard, en 1825, et remis à la fille de McLean, qui lui fit donner une sépulture plus convenable dans son pays natal.

Ed. Aubé

L'EPIPHANIE

Qu'est-ce que l'Épiphanie ? Comme l'indique le mot, c'est la manifestation de Jésus Christ aux peuples gentils par les Mages. On l'appelle fête des Rois, parce que la manifestation se fit, d'après la tradition, à des rois idolâtres venus d'Orient et avertis par une étoile.

Jésus-Christ se manifeste d'abord aux petits, à des bergers, et ensuite aux rois mages, pour montrer que tous doivent participer aux bienfaits de sa naissance. Il faut donc être docile aux inspirations de la grâce figurée par l'étoile.

L'Épiphanie rappelle notre vocation à la foi. Les peuples ont des vocations particulières, et les âmes aussi. Il y a des temps où certaines nations ont reçu d'en haut des lumières et des grâces pour les amener aux pieds de Jésus-Christ. Quand notre âme a eu des appels pressants à une foi plus ardente, à une vie plus chrétienne, plus parfaite, avons nous répondu à cette manifestation de Jésus-Christ ? Notre vie est-elle l'Épiphanie, la manifestation de Jésus-Christ dans le monde ?

L'Épiphanie doit provoquer notre reconnaissance, nous devons remercier Dieu du bienfait de la foi, et le prier de nous le conserver. A l'exemple des mages, offrons à Dieu l'or de notre charité sans bornes, l'encens de la prière, la myrrhe de la mortification. Comme eux, quittons le chemin qui nous conduisait certainement à Hérode, et prenons tout de bon le chemin du ciel.

Le moment où une vérité se fait jour n'est pas celui où elle peut s'appliquer.—OCTAVE FEUILLET.

Semez les bienfaits et vous récolterez des ingrats ; mais il vaut mieux faire cent ingrats qu'un malheureux.

Les nations ne seront jamais trop reconnaissantes envers ceux qui les ont servies ou illustrées.—LÉON BOURGEOIS.

Curieux exemple du désintéressement des femmes : plus une mère aime ses filles, plus elle a le désir de s'en séparer.—G. M. VALTOUR.



MYSTÉRIEUSE !

[A "UNE PETITE AMIE"]

Votre doux billet, aimable inconnue,
Mélait à ma joie un brin de douleur.
Peut-être vous ai-je un peu reconnue ?...
Mais peut-être non ?... J'ai bien du malheur...

Pourquoi vous cacher ? Cette inquiétude
Allume en mon cœur un ardent désir.
Vous vous dérobez à ma gratitude,
Et vous me gênez un peu mon plaisir.

Si vous m'essiez vu scrutant la missive,
Y cherchant partout le nom désiré ;
Me disant tout bas, et l'âme pensive :
" Cet énigme, qui l'a donc inspiré ?

Quel est ce génie, ange, sphinx ou femme
Qui force mon cœur à le deviner ?...
Ce procédé-là serait presque infâme
S'il n'était charmant... pour me taquiner !

J'ai cherché longtemps, encor je m'escrime,
Dans la chère page, à vous retrouver ;
Si c'est indiscret, chargez-vous du crime,
C'est assez déjà, c'est trop m'éprouver !...

Pourtant j'ai cru voir, à travers le voile,
Un cœur... un minois déjà bien connu...
Quand je le saurai !... Car tout se dévoile...
Je ne l'aurai pas, du moins, méconnu !

Vous m'avez jeté le doute dans l'âme,
Charmante ignorée (?), à vous d'y pourvoir ;
Pour guérir mon mal passez-y la flamme,
Mais, du moins, laissez, laissez-moi vous voir !

Ma pensée à vous demeure attachée ;
—Moi je ne suis pas si mystérieux—
J'admire en vous moins la perle cachée
Que le diamant pur et radieux ! !

Fridt Olsson

LA TÊTE EN BAS

Il paraît qu'on peut mourir de joie. Je ne dis pas non : je ne dis pas oui. N'ayant jamais été en lieu de goûter, même du bout des dents, à ce fruit rare qu'on appelle l'excès de joie, je ne suis pas juge en cette matière. Mais une chose dont je suis positivement certain, c'est qu'on ne meurt pas de rire ; car j'en serais mort cette fois-là !

Cette fois-là, c'était une belle après-midi du commencement de juin. Mon bon ami X*** qui, entre parenthèse, vous un culte soigné à tout ce qui peut flatter le palais, fumait placidement chez moi cette bonne pipée, la pipée par excellence, celle que les fumeurs savourent avec tant d'heur au sortir d'un bon dîner. Nous causions nonchalamment du Madhi, alors dans toute sa gloire, et j'étais précisément en train de donner à cette occasion un bon souvenir aux oignons d'Égypte, lorsque l'ami X***, m'interrompit brusquement, presque brutalement, au beau milieu d'une description fantastique du légendaire oignon, en me posant cette question, d'autant plus faite pour m'intriguer qu'elle était plus vague :

—Sais-tu une chose, mon cher ?

—Parbleu, répondis-je en souriant, je crois bien si je la sais, ta chose.

—Et bien non, répliqua-t-il d'un ton sérieux, en faisant rouler dans leur orbite respectif, ses deux bons et naïfs gros yeux ; h bien non, tu ne la sais pas cette chose et je suis précisément venu chez toi pour te l'apprendre et en même temps te demander conseil.

—Ah ! diable, fis-je, sur le coup de la surprise que me causa cette solennelle entrée en matière,

Et j'allais demander une explication, lorsque l'ami X me coupant la parole sur le bout de la langue et me regardant de ce regard fixe qui commande le silence et l'attention, reprit sur la même note grave :

—Oui, je joue décidément de malheur. Ma couche-chaude, cette chère couche-chaude que j'avais préparée avec tant de sollicitude, ma couche-chaude boude et boude si bien, qu'il est fort douteux que je puisse en tirer même un pied présentable de laitue. C'est déjà assez vexant, n'est-ce pas ? Et bien, il m'arrive quelque chose de plus tarabustant que cela encore, et tu vas juger si j'ai raison de faire du mauvais sang. Tu sais que je raffole de la rhubarbe, cette excellente plante dont on fait de si succulentes confitures et de si délicieuses *poudings*. Tu sais, encore, que j'ai fait venir à grands frais, ce printemps, une racine d'une variété très recommandée de rhubarbe, que je l'ai reçue en bon ordre, que je l'ai douillettement installée provisoirement dans un grand pot à bouquets, en attendant l'heure de la planter à demeure dans mon jardin. Mais ce que tu ignores, ce sont les singulières allures de mon plant étranger. Plus je le dorlote, plus il s'obstine à ne pas faire de tige. Il y a aujourd'hui deux fois quinze jours comptés que je le tiens aux petits soins, et pas la plus petite feuille en vue ! Elle a vie, pourtant, cette satanée racine, et une vie robuste encore ; à preuve, le phénoménal travail souterrain auquel elle se livre. Figure-toi que, tous les matins, je trouve en dehors du vase une bonne jointée de terre. C'est à faire croire que, s'embêtant là dedans, elle veut jeter de dépit par dessus bord tout l'excellent terreau dans lequel je l'ai complètement enfouie. Tu as l'air de croire que je t'en colle une ? Et bien, viens voir.

Et, se levant brusquement, l'ami X*** enfila prestement les portes, me traînant grand train à sa remorque.

La scène représente une proprette chambrette de mansarde. C'est le jardin des plantes de mon ami X***. Pas de sièges, pas de meubles. Pourtant oui, un meuble sur la tablette de l'unique fenêtre : c'est le fameux pot qui sert d'hôtel temporaire à la non moins fameuse racine de rhubarbe.

L'ami X*** n'avait exagéré en rien. Pas l'ombre d'une feuille à l'horizon ; mais, par contre, sur la tablette et faisant cercle au pied du vase, un remblai de terreau tout fraîchement éboulé.

Les deux poings campés sur les hanches, mon ami X*** me consultait anxieusement d'un regard inquisiteur.

Je me préparais à faire une fouille pour arriver à pénétrer le secret de ce singulier caprice de végétation, lorsque mon ami X***, m'attrapant le bras au vol, me dit d'un ton impératif :

—Ah ! par exemple, ne touche à rien ; tu vas achever de tout gâter.

—Allons, lui dis-je, un peu interloqué, voilà qui est drôle. Tu m'appelles en consultation et tu ne veux pas même me laisser le loisir de faire un tout petit bout de diagnostic. Tu dois comprendre qu'il faut nécessairement voir ce qui se passe là-dessous. Autrement, pas moyen de percer le mystère.

Un doute désopilant me survint sur l'entrefaite et me tournant vers l'ami X***.

—Dis-donc ; as-tu déjà planté des racines de rhubarbe ?

—Non ; mais j'espère que tu ne me feras pas l'injure de supposer que je puis avoir pris la tête pour la racine.

—Qui sait !

Et sur ce, plongeant la main dans les profondeurs du vase, par un mouvement lesté que mon ami n'eût pas le temps d'empêcher, je saisis la racine, la tirai de son moelleux lit de terreau, et...

Tableau ! ah ! oui, tableau !...

Mon ami X*** est là, littéralement pétrifié, et moi, je me tords de rire, de ce rire qui vous empoigne jusqu'aux côtés et qui vous donne une commotion dans tout le système.

Et il y avait de quoi momifier mon ami X*** et me faire agoniser de rire.

A l'extrémité inférieure de l'excentrique racine s'épanouissait un gros panache de feuillet, ayant

cette couleur jaune pâle qui, chez les légumes—feuille, indique l'emprisonnement ou l'emmaillement.

L'ami X*** avait tout simplement planté son pied de rhubarbe la tête en bas, et les feuilles, en se développant graduellement au fin fond du vase avaient soulevé le terreau et produit ces mystérieux dégâts qui l'avaient tant épaté.

Remis, séance tenante, par ma main libératrice, dans sa position normale, le pied de rhubarbe a prospéré, prospéré, prospéré, je connais le coin du jardin où il trône et lorsque le diable bleu vient frapper à ma porte, c'est sous ses larges pétioles que je vais chercher refuge. Et, de ce pèlerinage, je reviens toujours avec une gaieté folle, écho de la scène du jardin des plantes de mon ami X***.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, les murs ayant parlé, mon ami X*** n'enleva pas cette année-là, dans son arrondissement, le prix d'horticulture pratique.

CLAUDE CÉLÉRI.

Revue Champenoise.

Pour copie conforme :

Eug. Renault

LA FÊTE DES ROIS

Voici la fête des Rois. Saluons-la avec reconnaissance et avec joie, car elle vient égayer les longues soirées d'hiver. Elle est en effet, durant tout le mois de janvier, le prétexte de petites réunions intimes, de soirées de famille où l'on s'amuse, et où l'on s'amuse franchement.

—Si nous allions, ce soir, chez les Espèce manger un gâteau de roi, dit Mme Lenoir à son mari.

La proposition est acceptée. On achète un gâteau chez le pâtissier du voisinage, on saute dans une voiture et on arrive faire une bonne surprise aux amis.

Dans le salon, devant un bon feu, les messieurs causent politique ou affaires, les dames parlent chiffons, les jeunes gens jouent aux jeux soi-disant innocents. Dix heures sonnent. On sert le gâteau. Chaque convive prend, non sans une certaine méfiance, le morceau que lui offre la maîtresse de maison. On regarde, on examine, avec une sournoise attention ; on palpe sa portion de gâteau pour tâcher de deviner si l'on sera le roi ou la reine de la soirée. Enfin il faut bien se décider à y mordre.

—C'est moi ! s'écrie tout à coup un convive qui a senti la fève sous sa dent.

Et les amis de rire de l'attitude souvent fort embarrassée de ce roi qui n'est pas toujours le roi du hasard. On choisit sa reine, et comme il est d'usage que le roi fête son avènement au trône et le paye d'un nouveau gâteau, on se donne rendez-vous pour la semaine suivante et on recommence cette petite réjouissance.

Il est minuit ; la soirée est passée et agréablement passée : deux motifs suffisants pour justifier le succès et la popularité de la fête des Rois.

* *

Chateaubriand a décrit d'une façon fort touchante un repas de jour des Rois.

" Les fronts respiraient la gaieté, dit-il ; les cœurs étaient épanouis, la table du festin était merveilleusement décorée. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soucis ni larmes ; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent, une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que la plainte de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de la couronne ; les mères souriaient et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine."

Ce jour-là, une part du gâteau et du festin est

réservee aux pauvres, aux déshérités, aux petits enfants malheureux.

Dans quelques provinces, c'est le jour ou les boulangers offrent les étrences à leurs clients, et ces étrences consistent en un "gâteau des rois" une énorme galette dans laquelle ils ont introduit la fève traditionnelle, qui doit faire un roi d'un jour.

Au repas de famille, le gâteau est divisée en autant de parts qu'il y a de convives, plus une, qui est la part des pauvres. L'attribution de chaque part donne lieu à une espèce de loterie dont le tirage se fait par l'intermédiaire d'un des plus jeunes enfants de la maison.

* *

En Beauce, par exemple, le gâteau est coupé solennellement par le plus ancien de la famille ; ensuite, un des petits enfants se met sous la table, et le chef désignant une part de la pointe de son couteau, demande : " Pour qui ce morceau ? " et l'enfant nomme une personne de l'assistance. Et ainsi de suite. Tout le gâteau est distribué de la même façon. Celui qui a la fève est déclaré roi, il choisit une reine, et quand l'un ou l'autre prend son verre, tout le monde crie, comme on sait : " Le roi boit ! "

La " Part à Dieu ", celle des pauvres est distribuée à des mendiants qui vont de porte en porte chanter la complainte que voici :

Honneur à la compagnie
De cette maison !
Nous souhai tons année j lie
Et biens en saison !
Nous sommes d'un pays étrange
Venus en ce lieu,
Pour demander à qui mange
La part du bon Dieu !

D'autres fois, la famille fait asseoir à sa table un pauvre petit malheureux, que l'on fête, que l'on choye, à qui l'on donne les meilleurs morceaux, auquel, souvent aussi, par une innocente tricherie, on fait échoir la royauté donnée par la fève, et qui, rassasié de bonnes choses, étourdi par cette abondance et par la joie, retourne le lendemain chez ses parents en gardant le souvenir de sa royauté d'un moment comme l'on garde celui d'un rêve de bonheur.

* *

Pour tous les malheureux, du reste, le jour des Rois est un jour d'abondance : refuser à un pauvre ce jour-là porte malheur, disent les paysannes, et aussi donne-t-on aux malheureux non seulement la part du gâteau qui leur était réservée, mais aussi des morceaux de pain, auxquels on joint souvent un peu de viande ; quelquefois même, la maîtresse de la maison fait spécialement pour les pauvres un gâteau qu'elle leur distribue.

En Normandie, de petits enfants vont de ferme en ferme et jouent une petite pièce ou une sorte de " morale en action, " n'ayant souvent aucun caractère religieux et consistant plutôt en plaisanteries, en facéties et en allusions toutes locales : on récompense, en général, les jeunes acteurs en les faisant boire et manger et en leur donnant des provisions de toutes sortes.

BIBLIOGRAPHIE

M. Léon Lorrain, avocat, de Saint Jean, vient de publier un très joli volume intitulé : *Les Fleurs Poétiques*.

Les poésies qui forment ce charmant recueil sont pleines de fraîcheur et de grâce, et laissent à celui qui les lit une douce impression. C'est un livre qui restera.

Nous félicitons donc l'auteur de son succès.

Nos remerciements aux éditeurs, C. O. Beauchemin & Fils, libraires, pour l'envoi d'un exemplaire.

GALERIE CANADIENNE

LES LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



L'HONORABLE LETELLIER DE SAINT-JUST

Notre troisième lieutenant-gouverneur naquit à la Rivière Ouelle, le 12 mai 1820. Il reçut sa commission de notaire en 1841. Dix ans après, il fut élu député de Kamouraska. 1860 le trouve au Conseil Législatif et 1863 au ministère de l'agriculture. Sa nomination de lieutenant-gouverneur date de 1876.

L'honorable Letellier est mort en 1881.

Une étude historique " Letellier de St-Just et son temps, " par P.-B. Casgrain, C. R., député aux Communes, a paru à Québec, en 1885. (Un vol. avec portrait et autographe de 470 pp., grand in-12. C. Darveau.)

MŒURS JAPONAISES

L'ÉCOLE NORMALE DE DANSE DE KIOTO

Une lettre d'un correspondant japonais du *Times* de Londres, traduite et publiée par le *Temps*, nous fournit les curieux détails qui suivent sur la *Kabourenjo*, ou école normale de danse de Kioto.

C'est une simple salle en bois d'une vingtaine de mètres de long sur dix-huit de large, couverte d'un toit élégant et léger dont la fine charpente reste à nu. La scène n'en occupe pas seulement le fond, comme chez nous, mais se développe sur trois côtés du parallélogramme : le quatrième est occupé par la loge impériale ; le parquet, par trois ou quatre rangs de fauteuils de canne (innovation récente) au pied de la loge, et par un parterre qui est bien un parterre au sens propre, car il n'a pas de sièges pour les spectateurs qui s'y placent. Ils s'accroupissent donc à la mode de leur pays sur les nattes dont le sol est tapissé. Ajoutons que pendant la durée du spectacle, ils ne cessent de fumer leurs pipes minuscules en ingurgitant des tasses de thé. Cela vaut bien l'affreuse bière de nos cafés.

La scène principale et les deux scènes latérales ont chacune leur rideau de crêpe de soie blanche, orné de légères peintures qui représentent traditionnellement des branches de pin, des touffes de bambou et des pruniers en fleur, emblèmes de la longévité, de la force et de la grâce printanière.

C'est plus doux à l'œil que de hideuses annonces de chapeliers et de vétérinaires.

En fait d'éclairage, un rang de chandelles le long des trois scènes, des lanternes de papier dans la salle. Tout cela parfaitement propre et élégant, sans ce faux luxe criard qui déshonore nos théâtres.

Les trois rideaux se lèvent ensemble. Sur la scène principale on aperçoit alors un jardin avec

un pavillon d'été tendu de nattes et une véranda de laque rouge ; sur les scènes latérales, deux estrades cramoisies où ont pris place, de chaque côté, huit jeunes et jolies musiciennes, vêtues de soie dans le goût japonais le plus pur. Les huit de droite jouent de la *samisen*, une sorte de guitare à trois cordes qu'on pince avec un plectrum d'ivoire. A gauche, quatre de ces jeunes filles battent le *taazumi*, ou tambourin ; les quatre autres jouent alternativement du *taiko*, ou tambour plat, et d'un carillon de clochettes au son argentin. Toutes, elles s'accompagnent de la voix, en chœur.

Nos oreilles européennes sont encore, on ne l'ignore pas, absolument réfractaires à la musique japonaise. Ce phénomène est resté inexplicable. Peut-être y a-t-il là, de notre part, un fait d'infériorité physique ; peut-être sommes-nous de simples barbares pour qui le voile se déchirera un jour, comme il s'est déchiré pour les fanatiques de Richard Wagner. Toujours se-t-il que les partitions préférées par les fils du Soleil Levant nous semblent de véritables cacophonies. Mais il n'en est pas de même de la cadence des musiciens japonais ; elle est toujours parfaite et admirablement appropriée à la danse.

Cette danse est grave et noble ; c'est plutôt une suite de mouvements gracieux et d'évolutions adroites qu'une pantomime coupée de tours de force, comme nos ballets. En tout cas, c'est une véritable fête pour les yeux. Les danseuses, toutes jeunes, jolies et non pas déshabillées, mais vêtues de costumes charmants, entrent à la file par deux portes ouvertes aux deux côtés de la loge impériale, pour se diriger vers la scène du fond. Cette marche elle-même s'effectue par des mouvements presque insensibles, combinés pour mettre en valeur l'élégance des attitudes. Il ne s'agit pas de jouer une sorte de pièce sans paroles ou d'exprimer tel ou tel sentiment général de l'humanité, mais simplement de satisfaire l'œil par une sorte de poème en action de la grâce et de la souplesse féminines. Ces danseuses, ou *maikos*, n'ont jamais plus de seize à dix-huit ans et sont spécialement choisies pour leur beauté ou pour la perfection de leurs formes. Il n'en est pas une qui n'incarne le type japonais dans ce qu'il y a de plus doux et de plus séduisant chez les filles de cet âge.

Elles portent des robes de crêpe des couleurs les plus variées, avec le *kimouo*, ou large ceinture de soie ; des fleurs naturelles sont piquées dans leurs cheveux noirs ; leurs petites mains tiennent l'éventail, qui joue dans les évolutions un rôle capital ; c'est à peine si l'on devine des pieds de poupée sous les vêtements qui s'enroulent autour d'elles en plis sculpturaux. Des deux côtés elles s'avancent pour se rejoindre sur la scène, se mêler, se séparer, évoluer de cent façons sur un rythme lent et doux. Leur danse, toujours décente, est un menuet, une sorte de gavotte onduleuse et non pas une suite d'efforts individuels et pénibles. Elle a pour objet de mettre en valeur la grâce, l'élégance, l'harmonie des lignes et des couleurs, la beauté des étoffes, la précision des mouvements, en même temps qu'elle fixe et perpétue les plus nobles traditions de l'étiquette féminine.

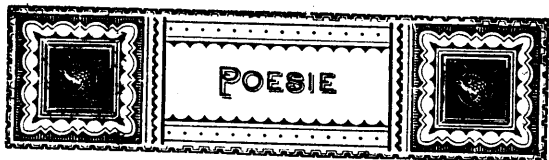
" L'ORACLE CANADIEN "

Très ingénieux, en vérité, ce nouveau jeu de société dont on vient de me faire voir un spécimen. Il y a du mysticisme dans son nom et de la subtilité tout plein dans l'exercice qu'on en peut faire. Arracher à quelqu'un, une dame par exemple, le secret de son âge, du nom qu'elle remarque le plus, n'est-ce pas que c'est habile, que c'est un joli truc celui-là ? Voilà pourtant ce que nous met en mesure de faire " l'Oracle Canadien ".

Cela consiste tout bonnement en deux séries de sept cartes, où sont inscrits, par ordre alphabétique, à la suite des chiffres depuis 1 jusqu'à 127, la plupart de vos noms, mesdames et messieurs.

Sur une première carte qu'on vous fait voir, on vous dit : choisissez un nom ou le chiffre de votre âge, notez-le bien ; s'il vous plaît, ensuite, de me remettre celles des cartes où se trouve ce nom ou ce chiffre. Puis..... Mais trêve d'explications : je préfère, lecteurs et lectrices, vous laisser le plaisir d'approfondir vous-mêmes tous ses secrets, ce charmant petit devin.

Dans toutes les librairies, il est en vente à présent, " l'Oracle Canadien " ; consacrez-y quelques sous et je ne doute pas qu'il ne vous le rende en de bien joyeux moments.



L'OUBLI

La Mort est là, muette... On fait l'adieu suprême,
Et la tombe se ferme au milieu des sanglots ;
Les pleurs sont déchirants, la douleur, est extrême,
Les jours de bonheur semblent clos.

Le glas chante sa plainte au clocher de l'église,
Avec l'accent ému de son dernier appel,
L'orgue gémit, tout bas, comme un luth qui se brise ;
Et le prêtre prie à l'autel.

Quelques rares amis s'en vont au cimetière
Faire escorte au cercueil du pauvre trépassé,
Et, là, sur le couvercle, on jette un peu de terre ;
Et, *requiescat in pace.*

* *

En ce monde fiévreux, où tout angle s'émousse,
Le souvenir des morts est vite enseveli ;
Et, sur tout ce qui fut, froidement, sans secousse,
S'étend le voile de l'oubli.

On ne respecte rien des êtres et des choses :
L'ingratitude affecte un air dénaturé ;
Et le dernier baiser mis sur des lèvres closes,
Hélas ! n'a plus rien de sacré.

On voit le veuf d'hier, — spectacle déplorable —
Chercher un autre amour et redonner sa main ;
Et le sombre pleureur, la veille, inconsolable
Deviend le lion de demain.

La Mode a pourchassé les coutumes pieuses :
Le vêtement de deuil se relègue au boudoir,
Et, sur le front poudré des veuves oublieuses,
La fleur tient lieu de voile noir.

Que de cœurs sans mémoire ! et que d'âmes sans sève
Laisent, sous le lilceul, tout le bonheur vécu !
Le passé n'est, pour eux, qu'un mystérieux rêve
Auquel ils auraient survécu.

Pour un époux, tombé sous le faix de la vie,
Pour des parents chéris, morts en nous bénissant,
Pour une pauvre mère à ses enfants ravie :
On prie à peine un court instant.

O morts ! si vous pouviez soulever vos paupières,
Et voir tout l'abandon dont on peut vous couvrir ;
Vous vous enfoncez, pleins d'effroi, dans vos bières,
Et ce serait deux fois mourir.

Dormez dans votre nuit, pauvre mort ! pauvre morte !
A vous soustraire au froid du glacial oubli,
Votre amour, vos vertus, vos maux de toute sorte,
Hélas ! n'ont pas encor suffi.

La peine suit la faute : ainsi les cieus l'ordonnent.
Les ingrâts d'aujourd'hui, demain auront leur tour ;
Et, pour leur châtement, ceux qui vous abandonnent,
Seront abandonnés, un jour.

* *

Mais si l'ingratitude enfante des bassesses,
Des outrageants mépris et des délaissements
L'amour, qui se souvient, oppose à ces tristesses,
Les plus sublimes dévouements.

Il est des yeux, rougis par les larmes écloses
Sur un cercueil aimé, qui ne tariront pas ;
Et des lèvres de feu, qu'un jour de deuil a closes
A tous les baisers d'ici-bas.

Il est encor des cœurs, que l'horrible morsure
De la Mort a meurtris et laissés en lambeaux,
Qui s'en vont demander un baume à leur blessure
Au calme serein des tombeaux.

D'autres inconsolés, tout trempés du naufrage,
L'œil fixé sur la tombe ou leur cœur a sombré,
Conservent, à jamais, les sillons que l'orage,
A creusés sur le front marbré.

Non ! sur terre il n'est pas que des âmes inertes,
Qui perdent, en un jour, la mémoire des leurs !
Et, si le triste Oubli rend les tombeaux désertes,
La main du Souvenir y fait croître des fleurs

Dr. A. Tissot

LE TESTAMENT DE HALDIMAND

Sir Frédéric Haldimand n'a pas été jugé à son mérite par la plupart de nos historiens canadiens. On n'a pas remarqué qu'à l'époque où il fut nommé gouverneur-général, le Canada était rempli de mécontents, de partisans des Américains et même de traîtres. Haldimand peut avoir été trop loin quelque fois, mais remarquons que sous son administration aucune effusion de sang n'a eu lieu.

Haldimand qui mourut à Yverdon, en Suisse, fit le 30 mars 1791 le testament suivant :

“ Au nom de Dieu, amen.

“ Je, sir Frédéric Haldimand, chevalier de l'ordre du Bain, et général au service de Sa Majesté Britannique, jugeant à propos de disposer de mes biens, institue par le présent testament mon cher neveu Anthony Francis Haldimand, établi à Londres, mon héritier universel de tous les biens que je posséderai à mon décès tant en Europe qu'en Amérique et quelle que soit la nature de ces biens sans qu'il soit obligé d'en rendre compte à aucun membre de la famille sous aucun prétexte le tout aux conditions suivantes, qu'il paiera toutes mes dettes légitimes et les legs ci-dessous mentionnés :

“ Je lègue à ma belle-sœur Laur Corn Low la somme de vingt mille livres, cours de Suisse.

“ Aussi à mes quatre nièces Henriette Haldimand, mesdames Newlet, Aubergeaunois et Bertram, à chacune la somme de vingt mille francs de Suisse.

“ Aussi à mon petit neveu le lieutenant De Vos, la somme de trente mille francs de Suisse.

“ Aussi à mes petits neveux et nièces, c'est à dire aux six enfants de mon neveu Anthony, aux cinq de ma nièce Newlet (y compris le lieutenant De Vos), aux deux de ma nièce Aubergeaunois, et aux quatre de ma nièce Bertram ce qui fait dix-sept en tout, je lègue à chacun d'eux la somme de dix mille livres suisses à l'express, à condition que mon neveu Anthony (dont je connais la générosité et la prudence) aura plein pouvoir de garder toutes les sommes ci-dessus mentionnées ou toute partie de ces sommes, et tant qu'il le jugera à propos pour l'avantage de ceux nommés plus haut en leur payant l'intérêt à quatre pour cent par année sans être obligé de payer le capital sous aucun prétexte.

“ Je lègue à la paroisse de St-George de Hanovre, ma paroisse, huit cent livres suisses.

“ Aussi à l'hôpital d'Yverdon, au bureau de direction des pauvres et à la bibliothèque de cette localité seize cents francs à chacun.

“ Je lègue à M. Adam Mabane, juge de la Cour des plaids de droit commun de Québec la somme de dix mille livres suisses réversibles sur mademoiselle Elizabeth Mabane, sa sœur, au cas où elle lui survivrait, mais au cas où ils mourraient tous deux avant moi, ce legs n'aura aucune validité quant à leurs héritiers.

“ Je prie le major Mathews, M. Jenkin Williams, solliciteur-général à Québec, le capitaine Lewis Geneway et le capitaine Freeman du 24^e régiment, d'accepter chacun seize cents francs de Suisse comme marque de souvenir et d'estime.

“ Je prie aussi M. de Salzas et le général Budé d'accepter mes deux tabatières en or.

“ Mon neveu paiera à chacun de mes domestiques une année de gages, aucun d'eux n'aura la faculté de rien réclamer de ma garde-robe.

“ Enfin j'annule et révoque tout autre testament que j'aurais fait avant la date de celui-ci et voulant que le présent testament ait son plein effet je l'ai écrit de ma main et y ai apposé le sceau de mes armes à Londres, le 30 mars 1791.

“ FRED. HALDIMAND.

“ N.B. Une livre sterling sera toujours évaluée au taux de seize livres, cours de suisse.

“ Signé, scellé et fait par le dit général Haldimand, et en présence des témoins soussignés.

“ K. CHANDLER,

“ ANDREW FALCONER.”

Ce juge Mabane dont parle Haldimand était chirurgien dans l'armée de Wolfe. Il s'établit au pays. Il fut successivement juge de la cour des plaidoyers communs, juge en chef, conseiller légis-

latif et conseiller exécutif. Lui aussi n'a pas été jugé impartialement par les historiens canadiens. Son opposition aux vues d'anglification du juge Smith lui méritait plus de justice de la part des Canadiens.

Pierre Georges Roy

QUI SERA CONVAINCU DE PECHE

J'avais pourtant résolu de ne plus parler de la noblesse de 1760. Son souvenir éveille dans l'âme de Chaouignonnette une trop profonde indignation. Le respect que j'ai pour ses convictions joint à celui que je conserve pour la mémoire des anciens braves Français et Canadiens me font un devoir d'éviter toute polémique disgracieuse sur ce sujet. Je prie le lecteur de remarquer que Chaouignonnette entraîne la discussion sur un autre terrain.

Dans son premier article il m'accuse d'avoir fait de l'imagination au détriment de la vérité historique. Mais Gaspé, St. Luc de Lacorne, etc, ne sont pas des êtres imaginaires, à ce qu'il paraît, et il est moins facile de récuser en doute le témoignage, quelque poétique qu'il soit, de Crémazie et de Ph. Aubert de Gaspé que celui de votre humble correspondant. Battu de ce côté, Chaouignonnette se croit obligé de tomber à bras raccourci sur ces pauvres désespérés et de leur servir en mauvais français un plat de bouillie, qui sent le peau-rouge, l'Abénakis vraiment. Qui sera convaincu de péché ?

Que les belles traditions de notre passé, conservées par nous avec un soin si jaloux soient dans l'opinion de mon critique des contes en l'air, dont il faut peu se soucier ; que les acteurs héroïques de ce drame émouvant de notre conquête, après des luttes impuissantes, des efforts inouïs, des exploits de valeur pour défendre nos droits et sauvegarder nos destinées religieuses et nationales, écrasés par le nombre, vaincus enfin et opprimés, aient mérité pour prix de leur dévouement, lorsqu'ils étaient pressés de partir, d'être taxés de lâcheté ; que nous, qui leur avons succédé, considérons ces *gros bonnets* de Français et de Canadiens comme de honteux *lâcheurs*, de misérables *crève faim* dont le sort malheureux a été, pour les uns, ou de périr en route ou d'aller expirer sur la terre de France, pour les autres, de revenir sur nos bords gros Jean comme devant, libre à papa Chaouignonnette de le penser. Ses jugements peuvent rencontrer l'approbation de plusieurs tout en restant sujets à l'erreur ou à la témérité. Mais ce que je ne lui permettrai pas, quelque soit son âge et sa position, sa supériorité sur moi, c'est de me qualifier sans raison de plagiaire. “ Vous avez lu Crémazie, dit-il, et vous avez mis cela en prose”. C'est de la mauvaise foi ; je voudrais pouvoir le dire dans toutes les langues, voire même en Abénakis. Chaouignonnette redira ingénument qu'il n'est pas question de moi dans tout cela. Ma foi, j'y perds mon latin et ne sais plus ce que c'est que d'être personnel.

On l'a dit bien souvent ; dans notre époque de dissipations et de folies où la jeunesse s'abandonne sans merci à la prodigalité et aux plaisirs il serait du devoir des hommes sérieux, ce me semble, de ne pas compromettre sans motif honnête ceux qui ont le courage de se livrer à l'étude et de chercher dans un travail consciencieux à se rendre utile à eux-mêmes au moins. De l'essor à l'intelligence, de l'encouragement aux gens de cœur, de l'appui à la jeunesse studieuse ! On fait de la critique, très bien. Mais que la calomnie aussi bien que la flatterie soient mises au ban de la littérature et exclues de nos controverses. Serait-ce trop exiger de demander cette faveur ?

J'aurais voulu être moins long. Que le lecteur me pardonne, Chaouignonnette en est la cause. J'espère que ce sujet si peu intéressant n'aura pas de suite et que mon intelligent critique ne m'imposera pas le devoir d'être incessamment sur ses talons.

BRUNO WILSON.

YEUX NOIRS

A Mlle E. . . . M. . . .

Ah ! que j'adore tes yeux noirs
Que n'ont jamais ternis les larmes ;
De mon âme ils sont les miroirs
Et de l'amour, ils sont les armes.

E.-Z. MASSICOTTE.

NOS GRAVURES

PARNELL

Le nom de Parnell est maintenant dans toutes les bouches ; son aventure l'a rendu aussi célèbre que son rôle politique. On sait l'affaire, remarque à ce sujet l'éminent académicien John Lemoine.

M. Parnell était parvenu, par beaucoup de volonté et de persévérance, à devenir un vrai dictateur en Irlande, dont on l'appelait le roi sans couronne. Il était arrivé à cette grande situation par des qualités tout à fait étrangères à ses compatriotes. Il était froid calme, maître de lui-même, tout le contraire de ces Tartarins d'Irlandais. Il était sorti victorieusement de sa lutte avec le *Times* devant une haute cour de justice ; et le gros journal qui le persécute encore aujourd'hui en avait été pour quatre millions de frais et d'amende. L'homme qui avait fabriqué les fausses lettres de Parnell s'était fait justice en allant se pendre ailleurs. Il fallait donc trouver un autre moyen de perdre Parnell, et on a rencontré le nez de Cléopâtre. Un mari qui paraît avoir eu longtemps les yeux volontairement distraits, s'est aperçu subitement qu'il était trompé, et la cour des divorces, en condamnant M. Parnell, l'a mis hors la loi morale de son pays.

Le sentiment de puritanisme et de pharisaïsme qui est propre à l'Angleterre s'est éveillé dans toute sa violence. Un homme condamné pour fait d'adultère ne pouvait pas rester chef de parti, et M. Gladstone et ses amis ne pouvaient plus rester ses alliés.

Quand, en Angleterre, on veut tuer un homme politique, on lui cherche une affaire de morale.

M. Parnell, cependant, ne veut point céder sa primauté irlandaise. Il lutte avec l'obstination qui lui est habituelle, et dispute le terrain pied à pied. Il attend les nouvelles d'Amérique, car c'est de là surtout que viennent les subsides. Jusqu'à présent, c'est lui qui a eu en mains l'argent, le nerf de la guerre. C'est lui qui subventionnait les députés irlandais, et il avait le contrôle absolu de la caisse. C'était une puissance ; il faut voir si elle lui sera encore confiée.

Mais M. Parnell se trompe s'il croit que l'Irlande pourra soutenir sa cause nationale sans le concours du parti libéral anglais.

SCÈNES D'HIVER A TERRENEUVE

L'île de Terre-Neuve, la plus ancienne des colonies anglaises, a été découverte en 1497, par Sébastien Cabot, marchand, de Bristol.

Quelques Anglais vinrent, sous le règne de Henri VII, pêcher la morue dans ses parages.

En 1583, la reine Elizabeth donna à l'île de Terre-Neuve un gouvernement régulier et nomma comme gouverneur sir Humphry Gilbert.

Quoique plus vaste que l'Irlande, cette colonie n'a aujourd'hui que 200,000 âmes ; son climat est plus doux que celui du Canada, malgré ce qu'en disent certains explorateurs.

L'intérieur de l'île est complètement inhabité, son agriculture négligée et ses richesses minérales méconnues, à l'exception toutefois du cuivre ; si ce n'est sur la côte sud, les bonnes routes y sont en très petit nombre.

Un correspondant, M. J. F. Morris Fawcett, de Saint-Jean, N.B., est l'auteur des quatre jolis dessins que nous publions cette semaine.

Le sleigh de Terre-Neuve, que nous voyons en tête de la gravure, est d'une forme unique et convient très bien aux chemins étroits ; il est léger et d'une grande solidité.

Le second dessin représente la coupe de la

glace sur le lac par un grand nombre d'hommes gagnant ainsi leur subsistance pendant cette dure saison. L'opération finie, l'eau gèle de nouveau, et quelques petits arbres y sont jetés pour prévenir les passants.

Le troisième dessin montre le vapeur *Circassian* enfermé dans la glace du port, où il fut détenu pendant plusieurs jours. Enfin, notre quatrième représente un chien attelé à une lourde voiture et descendant une côte rapide.

L'ACCIDENT DE LÉVIS

Vendredi, le 19 décembre, le train-express d'Halifax a été précipité hors de la voie, d'une hauteur de 50 pieds, à la courbe que fait la ligne ferrée de l'Intercolonial, près de Lévis, dans les environs du bassin de radoub.

Il s'en suivit une scène indescriptible ; les chars, jetés les uns sur les autres, se brisèrent et prirent feu.

Quelques-uns des passagers trouvèrent une mort affreuse ; d'autres au nombre d'au moins soixante furent blessés assez grièvement.

Jusqu'à présent, on évalue le nombre des morts à dix ; on cite parmi eux MM. Blais, marchand de Kamouraska, Xavier Leclerc, de Lévis, deux jeunes colporteurs juifs, Gauvin, Wimer, et Alexis Dessaint, membre du Parlement provincial pour le comté de Kamouraska.

Parmi les blessés, on remarque les noms de M. le Dr Morisset, de Ste-Hénédié, Rev. M. Garneau, curé de Beaumont, le Père Plante, rédempteur, M. Simpson, de Montréal, M. et Madame Fuller, d'Halifax, M. Dionne, de St-Denis, Michel Label, de Québec, etc., etc.

Huit chars furent précipités en bas du pont ; la locomotive et le char à bagage restèrent seuls sur la voie.

Les deux gravures que nous publions cette semaine ont été prises sur les lieux mêmes de l'accident.

MORT DE MONSIGNOR LABELLE

Nous regrettons d'apprendre la mort presque soudaine de monsignor Labelle, protonotaire apostolique, sous ministre de l'agriculture de Québec, et curé de St-Jérôme, arrivée le 4, à 2.40 du matin.

Le Canada français perd en lui un de ses enfants les plus remarquables, et le clergé un de ses membres les plus distingués.

Nous présentons à sa famille si douloureusement frappée, nos plus sincères condoléances.

Dans notre prochain numéro, nous publierons le portrait et la biographie de l'illustre défunt.

CHOSSES ET AUTRES

—En comparaison de l'âge, les jeunes filles, en Suède, sont les plus grandes et les plus pesantes.

—La mer de la Manche, dans certains endroits, n'a que 20 milles et un quart de large.

—L'on prétend que le premier bateau à vapeur fut construit par un kentuckien nommé West.

—Dans Victoria, Australie, les poseurs de briques et maçons ne travaillent que sept heures et demie par jour.

—Pour relever la maison Baring, la Banque de France a prêté 75 millions en or, ce qui représentent un poids à peu près égal à celui de 2½ wagons de 10 tonnes chacun.

—“ Vous aussi vous venez de Lourdes, disait dans un wagon de troisième classe, un commis-voyageur à une paysanne qui revenait de son pèlerinage—Oui, Monsieur, répondit-elle simplement et pour montrer qu'elle ne rougissait pas de sa foi, elle tira son chapelet et se mit à le réciter. Mais le bruit des grains faisait sur les nerfs du citadin l'effet d'une décharge électrique. Il l'interrompit et lui dit :—Vous avez vu de bien belles choses ?

—Oui, Monsieur, plus encore que je ne pensais.—Avez-vous vu la source ?—Je l'ai vue et j'ai bu de son eau.—Vous avez vu aussi quelque miracle ?—J'ai été témoin même de plusieurs.

—Mieux que cela, vous avez vu la Sainte-Vierge, sans doute ?—Mieux que cela, Monsieur, répliqua enfin la paysanne, j'ai vu la sainte Famille : l'Enfant-Jésus comme à Bethléem, la Sainte Vierge qui le tenait sur ses genoux, saint Joseph qui le contemplait, des bergers, des rois qui l'adoraient. Il ne manquait qu'une chose.—Et quoi donc ?—L'âne de l'étable ; mais puisque je le trouve ici, je n'ai plus rien à désirer . . .”

L'incrédule se frotta le menton, secoua ses oreilles et resta coi.

—Le “ Petit Journal ” de Paris, donne aux mères de famille et aux jeunes filles ces conseils :

“ Aux mères de bonne volonté, il faut montrer combien est supérieure la jeune fille qui tout en connaissant suffisamment Pharamond, Clodion le-Chevelu, Mérové, Charlemagne, Richelieu et Robespierre, saura faire à son mari des petits entre-mets sucrés, saura lui recoudre un bouton, l'épreuve suprême, lui faire un nœud de cravate, mettre ses chemises en ordre et les siennes, aussi ordonner la lingerie de la maison, tenir les comptes, finalement faire elle-même ou faire exécuter par sa cuisinière, si le ciel lui en donne une, des plats suffisant pour retenir à la maison l'époux toujours prêt à filer au restaurant.

“ Ah si les femmes savaient le rôle que joue dans la vie d'un homme un bon petit ordinaire varié par une femme d'intérieur, la moitié des ménages qui se disputent partout ne se disputeraient plus !

“ La jeune fille doit apprendre toutes ces choses. C'est plus utile pour elle que toute l'histoire, la philosophie, le latin, le grec et la trigonométrie, dont l'époux se fiche pas mal.”

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de décembre a eu lieu samedi, le 3 janvier dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

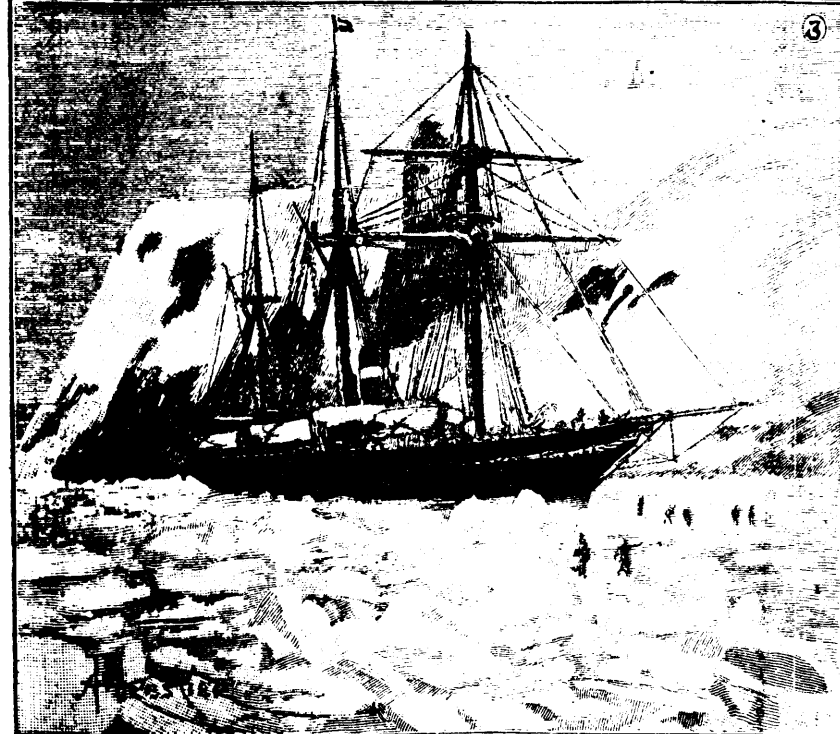
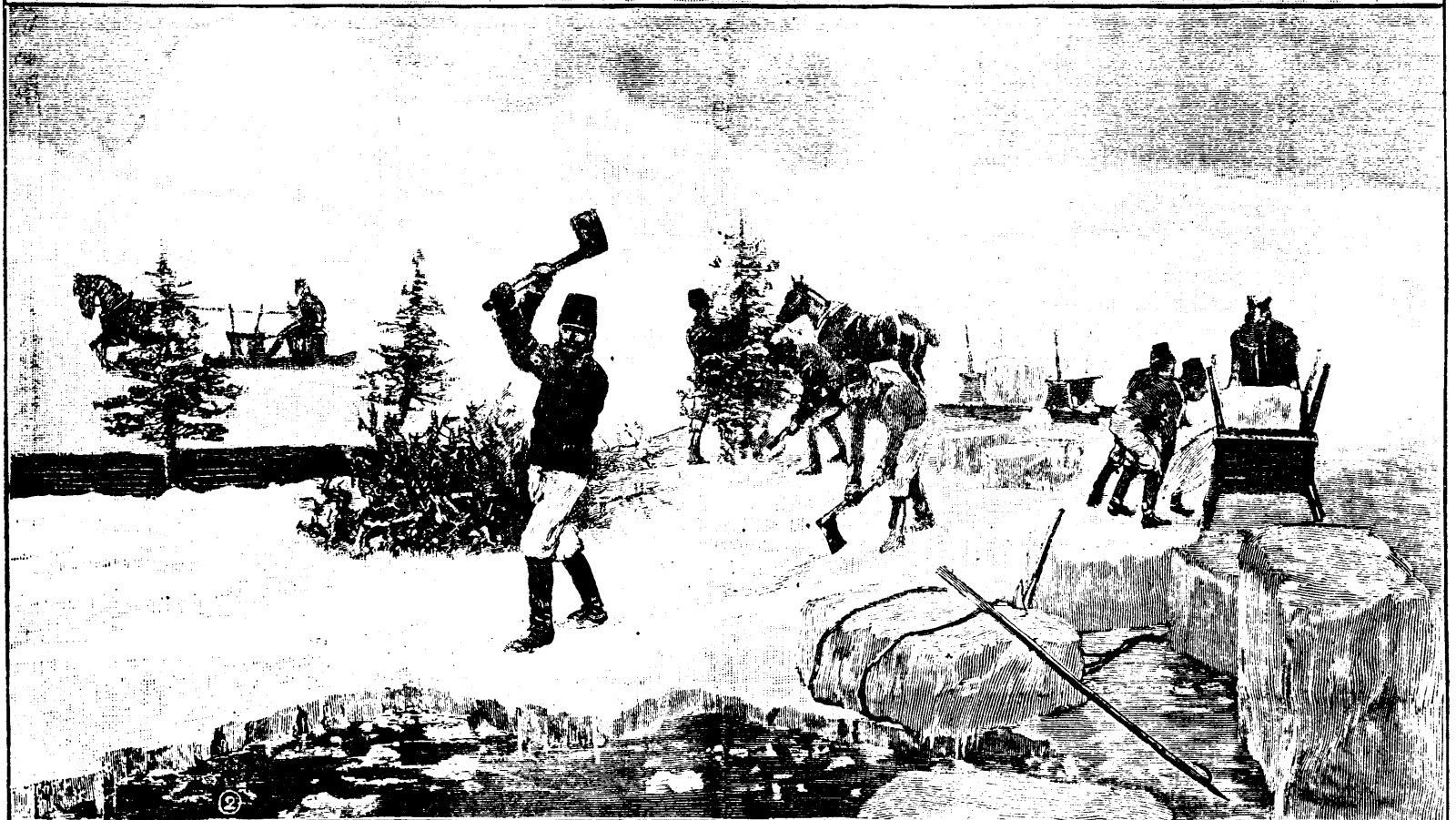
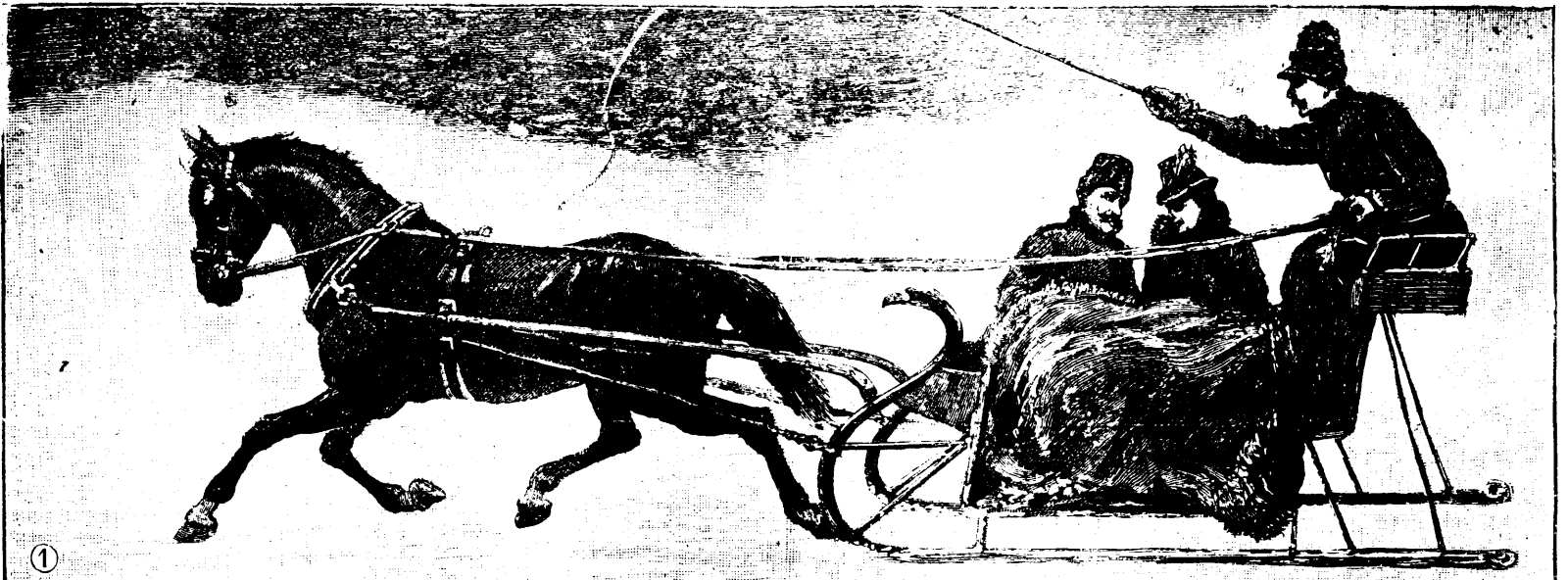
1er prix	No.	18,556	\$50.00
2e prix	No.	27,847	25.00
3e prix	No.	19,367	15.00
4e prix	No.	2,565	10.00
5e prix	No.	6,907	5.00
6e prix	No.	7,587	4.00
7e prix	No.	10,221	3.00
8e prix	No.	16,078	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

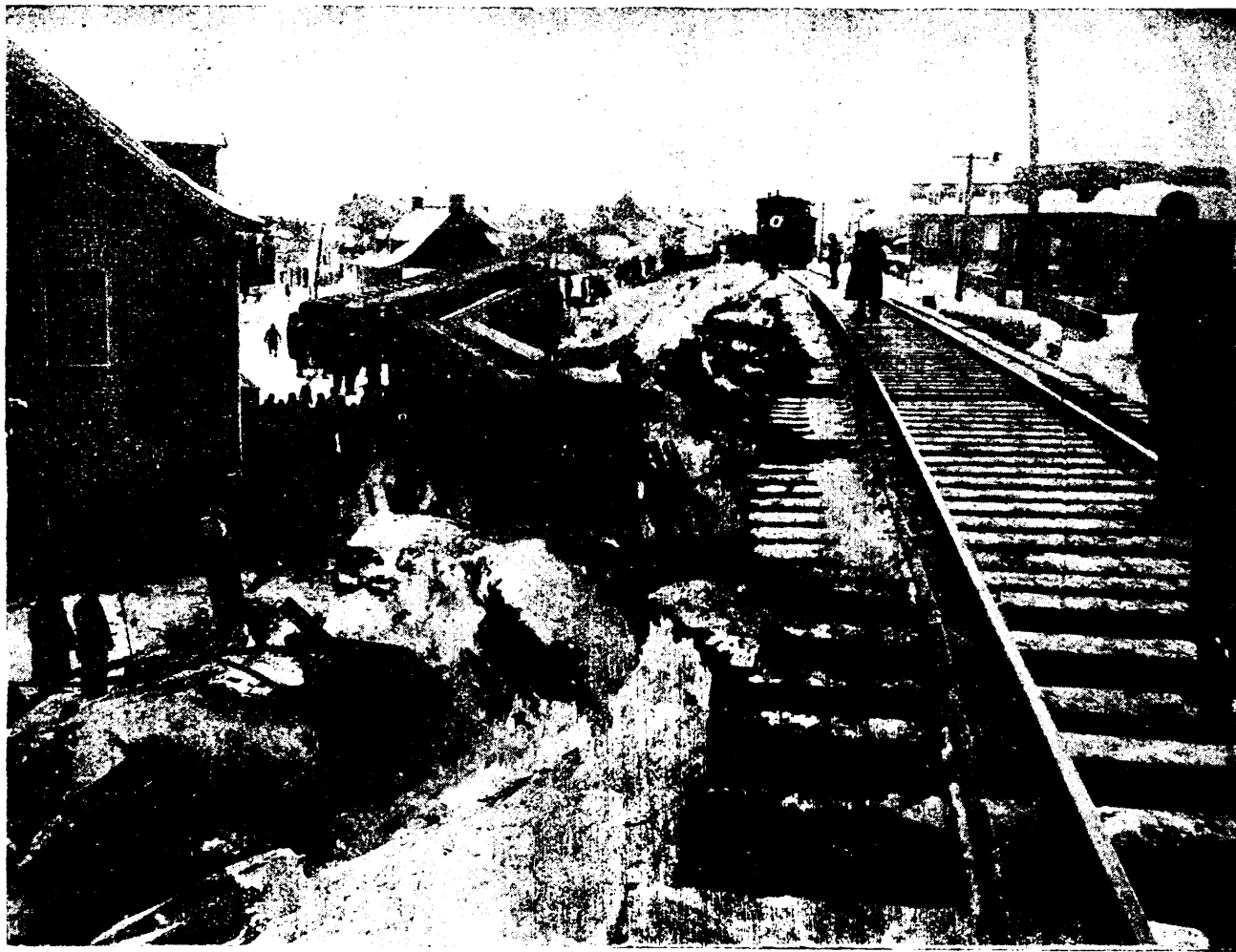
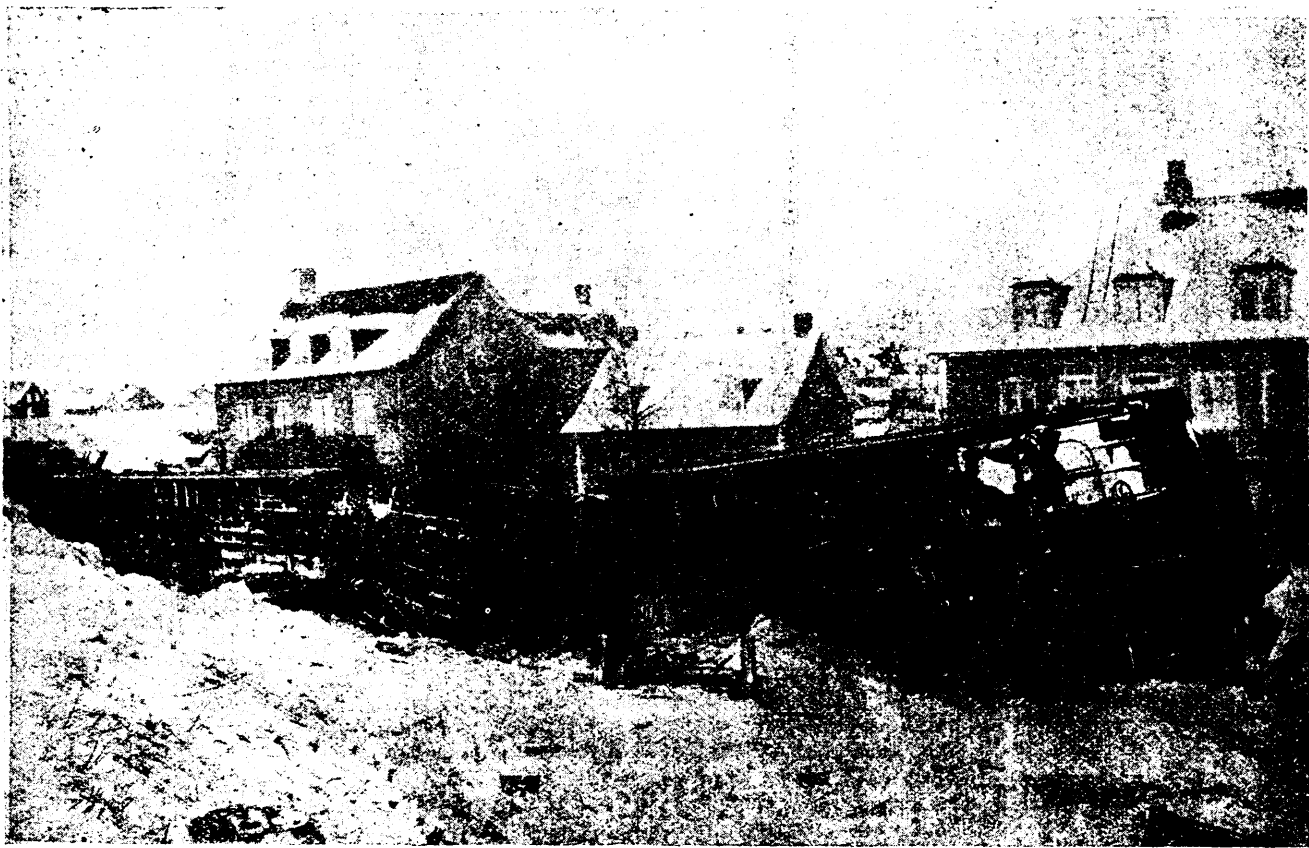
537	5,737	10,533	15,172	20,466	28,245
617	6,453	11,140	15,230	22,033	28,536
634	6,593	12,289	15,506	22,141	28,729
895	7,038	12,336	15,729	23,494	29,093
954	7,427	12,847	16,263	23,596	29,546
1,361	7,429	13,117	16,596	24,345	30,434
2,417	7,534	13,272	16,918	24,697	30,537
2,605	7,702	13,389	17,015	25,872	31,036
3,082	7,725	14,764	17,293	26,802	32,614
3,215	8,437	14,794	18,032	27,289	33,023
3,873	8,483	14,824	18,067	27,380	33,723
4,262	8,893	14,896	18,132	27,464	35,477
4,454	9,037	15,082	18,878	27,765	35,505
5,384	9,554	15,086	19,123	28,163	35,530
5,655	10,223				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.



1 Sleigh terreneuvien 2. Coupe de la glace 3. Le vapeur *Circassian* dans les glaces du port. 4 Attelage de chien
SCENES D'HIVER A TERRENEUVE



VUES PRISES QUELQUES HEURES APRÈS L'ACCIDENT ET MONTRANT LES RUINES
TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER, SUR L'INTERCOLONIAL, PRÈS DE LÉVIS
Photo. A.-R. Roy.—Photogravure Armstrong

ELOGE DE LA PLUIE (*)

C'était à la campagne, dans une de ces maisonsnettes que d'ingénieux entrepreneurs décorent du nom de villas pour les louer très cher aux Parisiens que leurs occupations retiennent à Paris, et qui veulent cependant respirer un peu le matin et le soir. Quelques amis causaient mélancoliquement. On avait projeté une excursion dans la forêt, mais il pleuvait. Il pleuvait depuis huit jours, depuis quinze jours, depuis un temps immémorial. Les oiseaux se cachaient ; les fleurs penchaient la tête, et leurs pétales décolorés jonchaient prématurément la terre détrempée. Des bruits de piano venaient jusqu'à nous, se mariant harmonieusement au bruit des averses. Pauvres enfants, qui croient venir à la campagne pour jouer et courir, et qui se voient condamnés à scier des gammes ou à répéter quarante-cinq fois la même étude, étude en sol majeur !

La conversation était languissante et maussade. Chacun à son tour maudissait le dominateur inconnu des vents et des nuages : " Je voudrais bien, s'écria l'un de nous, tenir un de ces rhéteurs patriotes qui vantent en beau style les charmes de notre climat tempéré, et qui prétendent que l'Europe nous envie cela, avec le reste. Comme je comprends que les Gaulois aient été de tous les peuples anciens le plus vagabond et le plus prompt à émigrer, à envahir les pays plus favorisés du soleil, jusqu'au jour où César est venu asservir nos pères pour les contraindre à rester chez eux. On a certainement mal entendu la réponse des lettres à Alexandre, qui leur demandait s'ils craignaient quelque chose : " Nous craignons seulement que le ciel ne tombe ". On a vu là une bravade. Ces prétendus fanfarons devaient être des gens de bon sens, qui avaient fui les bords de la Seine et de la Loire pour échapper à ce climat insupportable, et qui avouaient au héros macédonien qu'ils aimaient encore mieux la guerre que la pluie. Ils avaient bien raison. Si l'on fait une expédition en Egypte, je m'engage comme volontaire.

—Voilà bien des plaintes inutiles, répondit un de nos amis, philosophe que nous félicitons de son humeur optimiste quand nous n'accusons pas son humeur contredisante. Mais l'optimisme est justement la philosophie la plus commode pour un homme possédé de l'esprit de contradiction. Voilà bien des plaintes inutiles. Je ne comprends pas qu'on gémissé sur le temps qu'il fait. D'abord cela ne sert à rien.

—Plaisante raison ! sommes-nous condamnés à ne dire que des choses utiles ?

—Non, mais à ne dire que des choses sensées. Or il est toujours absurde de maudire le climat de son pays, car c'est le climat qui nous a fait ce que nous sommes. C'est de l'ingratitude, si nous sommes contents de nous.

—Allez-vous faire l'éloge de la pluie ? Admirable matière pour ces rhéteurs de l'antiquité qui s'amusaient à célébrer la fièvre et la peste. Vous pourriez y joindre le panégyrique de l'ennemi.

—La tâche n'est pas si malaisée, et je m'en chargerais volontiers, si vous vouliez m'écouter avec attention, et me juger avec bonne foi : Je ne vous demanderai même pas de comparer votre destinée avec celle des peuples qui vivent sous un soleil torride : " Est ce qu'il pleut souvent chez vous ? demandait un chef saharien à un officier français.

—" Presque tous les jours.

—" Comment donc êtes-vous assez fous pour sortir d'un pays béni de Dieu, et pour vous disputer nos déserts ? "

Je n'exige pas que vous fassiez cet effort de vous placer au point de vue des compatriotes de Bou-Amema. Je veux seulement que vous rendiez à la pluie la même justice qu'au froid et à la faim, et que vous y reconnaissiez un des plus féconds agents de la civilisation. Vous avouerez sans peine que, si nos premiers parents avaient continué de se promener les bras pendants au milieu des arbres à fruits du paradis terrestre, on n'aurait inventé ni les arts, ni les sciences, ni tout ce qui fait le

charme et l'honneur de la vie humaine. Mais il a fallu manger, se vêtir, se loger, se défendre contre les intempéries et les bêtes sauvages, et c'est pour cela que nous sommes des hommes au lieu d'être des anges ou des singes.

—Passez au déluge.

—Il arrive. La civilisation serait restée dans l'enfance si nous n'avions eu à nous défendre que contre le Besoin et le Danger. Ces deux maîtres n'auraient pas poussé notre éducation bien loin, s'ils n'avaient été secondés par l'Ennui. Du jour où les arts utiles furent assez perfectionnés, où la société fut assez bien organisée pour que les hommes eussent des loisirs, il fallut se désennuyer. Les pères de la Chaldée regardèrent le ciel et inventèrent l'astronomie ; d'autres trouvèrent la musique et la poésie. On a fait autant d'efforts, et des efforts aussi féconds, pour tuer le temps que pour gagner son pain. Si les Athéniens ont donné une si vive impulsion à la culture humaine, c'est qu'ils possédaient des esclaves pour cultiver leurs terres et qu'ils avaient l'esprit trop vif pour ne pas redouter l'ennui, après avoir repoussé l'invasion médique et obligé la moitié de la Grèce à leur payer tribut.

" Mais quand le ciel est pur et le climat trop doux, on tombe aisément dans la rêverie. Les méridionaux ont beaucoup de peine à se défendre du lazaronisme. Les pays du soleil ont ébauché la civilisation ; il appartenait au pays de la pluie d'y mettre la dernière main. C'est que la pluie a créé la vie de famille. Les Grecs et les Romains passaient volontiers leur temps sur la place publique, au Phyx ou au Forum, à écouter des orateurs, des avocats, des philosophes. On fait honneur au christianisme d'avoir relevé la condition de la femme. Les climats du Nord et de l'Ouest y ont bien aussi contribué.

" Quand le mari est obligé de passer au coin du feu une grande partie du temps qu'il ne donne pas au labeur, il est obligé de chercher dans l'épouse une vraie compagne. De là l'intimité, les longues causeries, la tendresse profonde et durable. C'est parce que l'Angleterre est la terre classique du brouillard, qu'elle est la terre classique du *home*.

" Puisque je parle des Anglo-saxons, je veux aussi rendre hommage à leur plus glorieuse conquête ; ils ont inventé la liberté. Qu'était-ce, en effet, que la liberté pour les Grecs et les Romains, sinon l'égalité soumission de tous les citoyens à des lois souvent tracassières, aux volontés d'une majorité tyrannique ? Mais la liberté individuelle, mais ce sentiment de fière indépendance qui fait dire à nos voisins d'outre-Manche : " Ma maison est une forteresse " ; cette revendication incessante des droits de l'homme, cette juste défiance à l'égard de l'Etat et du législateur, c'est à la pluie que nous en devons le bienfait. Un peuple qui sort trop, qui vit dans la rue et sur la place publique, ne sera jamais un peuple d'hommes libres, dans toute la force du terme.

" Au clair soleil, les hommes sont trop sociables ; ils se voient trop, s'imitent trop, influent trop les uns sur les autres. Sous un ciel brumeux naissent les caractères originaux. Là on rêve moins et on réfléchit davantage ; là l'ennui développe la patience et fortifie la volonté, non cette volonté capricieuse qui ressemble à la colère, qui se dépense dans un élan furieux, dans un effort d'un instant, mais la volonté tenace et lente, qui marche au but pesamment et sûrement. C'est là qui nous a donné les faits mélancoliques, les romanciers à l'imagination bizarre et émue, les philosophes et les savants qui étreignent la nature d'un bras puissant.

" Vous vous plaignez de la pluie, ingrats ! Vous, qui êtes journaliste, croyez-vous qu'on vous lise avec attention et qu'on prenne garde à la solidité de vos arguments quand il fait beau ? Vous, disciple de Dickens, vous flattez-vous de faire pleurer beaucoup de lectrices quand le soleil ouvre aux belles oisives le livre de la nature ! Et vous, ô poète, ignorez-vous que vous n'êtes jamais tant goûté que quand la pluie, battant les vitres, contraint les âmes à se replier sur elles-mêmes, et à chercher dans vos vers la chaleur et la lumière que le ciel leur refuse ?

" Ayons le courage de nous rendre justice. Nous nous ennuyons par notre faute, parce que nous n'avons pas encore compris la grande leçon de pa-

tience et d'activité que nous donne la pluie, parce que nous n'avons pas su nous créer un foyer qui nous suffise, une vie intérieure qui nous rende indépendants du baromètre, parce que nous avons besoin de nous répandre au dehors pour faire le vide de nos esprits et de nos cœurs. Tout homme qui s'ennuie, et qui l'avoue, porte sur lui-même un jugement sévère. Tout baillement est une confession inconsciente. Pour moi, quand je suis tenté de maudire l'inclémence du ciel, je m'interroge et je me condamne.

" Je m'accuse de n'avoir pas donné à ma vie un but, une passion qui m'échauffe et qui m'élève au-dessus de ce besoin mesquin de la promenade et de la distraction extérieure. Et comme je suis sévère, au moins avec moi-même, je rougis de mon ennui ; j'en rougis et j'en triomphe. Oseriez-vous n'être pas de mon avis ? "

Notre philosophe allait continuer ; mais les nuages avaient fui ; un rayon soudain illumina la pièce où nous l'écoutions avec un demi-sourire. Il s'écria : " Enfin, voici le beau temps ! allons nous promener ! " et s'élança au dehors. Nous ne nous fîmes pas prier pour le suivre.

RAOUL FRARY.

LA SCIENCE AMUSANTE

C'est au fumeur que vous pourrez répéter l'expérience suivante.

Choisissez parmi les assistants le fumeur le plus endurci ; prenez deux cigarettes, qu'il humectera toutes deux avec ses lèvres ; n'en allumez qu'une et priez-le de fermer les yeux, ou, pour éviter toute supercherie de sa part, bandez les-lui solidement.



L'ILLUSION DE FUMEUR

Approchez-vous maintenant de lui avec une cigarette dans chaque main, et faites les lui fumer alternativement l'une et l'autre, pas trop fort, en interrompant la régularité autant que possible. Au bout de quelques aspirations, il ne saura pas deviner quelle est celle des deux cigarettes qui est allumée.

La publication de cette expérience peu connue va réjouir la société contre l'abus du tabac ; elle prouverait que fumer n'est pas une jouissance réelle et repose sur une illusion.

TOM TIT.

—L'Académie des sciences de Paris a eu à s'occuper, dans une de ses séances, " du populaire jeu de loto. "

Il s'agit des chances de gain ou de perte que ce jeu peut amener pour chaque joueur. Or, il ressort, avec la certitude que donnent les mathématiques, qu'un joueur possédant cinquante sous, et assez osé pour risquer *un* de ses sous à chaque partie, devrait jouer 250,000 parties de loto avant de pouvoir perdre tout son modique capital.

On voit que le loto reste le jeu inoffensif par excellence des familles honnêtes, puisque Mathusalem, en dépit de son grand âge, aurait eu à peine le temps de se ruiner *en y jouant toute sa vie*

(*) Extrait de *Mes tirons*, charmant recueil en vente à la librairie Ste-Henriette (G. A et W. Dumont), 1826, rue Ste-Catherine. Prix : 50c.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 10 JANVIER 1891

FLEUR-DE-MAI

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

Puis elle revint à elle, et rampant, pareille à une couleuvre, avec des peines infinies, de suprêmes efforts, elle se traîna jusqu'à la cheminée. Elle s'empara d'une bouillotte glacée, et à longs traits, buvant à même, éteignit sa soif inextinguible.

Puis, après nombre de temps d'arrêt, au prix des mêmes efforts, elle regagna sa couche.

Elle s'y étendit, pour mourir, en proie à un horrible frisson, inondée d'une sueur glacée.

La vieille Henriette se réveilla au matin.

—Tiens !—fit elle,—j'ai dormi !... Et comment va-t-elle, l'autre ?...

L'autre, ou pour mieux dire la Petite-Mai, reposait d'un sommeil paisible. Sa respiration était égale. L'affreuse sueur s'était séchée et avait disparu.

La pâleur de cire persistait, mais tout, dans ce corps émacié, n'était plus que repos et calme.

Une crise salutaire avait eu lieu... Un miracle s'était opéré...

La main du souverain dispensateur de toutes les grâces s'était étendue sur la pauvre Petite-Mai et l'avait protégée...

Elle revenait de loin, la malheureuse, elle revenait de l'autre côté de la vie, lorsque ses grands yeux vides à faire peur se levèrent sur Mlle Dementières et sur Irma, accourue à l'appel de celle-ci.

—Je crois tout de même qu'elle va mieux,—fit Irma,—ça pourrait bien se faire qu'elle soit sauvée.

Mais en même temps, apercevant la lueur craintive qui apparaissait dans les yeux caves de la malade, elle ajouta :

—Il faut la laisser tranquille... Si elle nous voit comme cela autour d'elle, elle va encore s'agiter...

Quand le docteur arriva, force lui fut bien de constater le miracle. La Petite-Mai était sauvée.

Et avec une aussi riche, une aussi saine nature, on le comprendra sans peine, ce fut à grands pas que marcha la convalescence.

En quelques jours, elle fut sur pied...

Dame, cette fois, c'est à bouche que veux-tu qu'elle était nourrie... Et les soins, les consommés, les viandes saignantes ne lui manquaient pas.

Une nuit Fabrice Dementières était arrivé à Vernon. Il était très agité...

—Comme nous avons bien fait de prendre toutes nos précautions,—dit-il à sa sœur... Courriel a parlé... Il t'avait filée, sans doute, lorsque tu passais devant la Glandière... Il connaissait ton nom... par le tien il est arrivé au mien. Et il m'a fait proposer, par un bandit de son espèce... de me vendre le secret que je connais déjà... Il voulait me parler de cette enfant !... j'ai compris ce que cela voulait dire... Et je l'ai remercié, en rompant les chiens...

—Vois-tu si j'ai eu raison ?—fit Mlle Dementières.

—C'est entendu, et je t'en remercie... Maintenant, il faut que j'aie une entrevue avec la femme... tu vas me l'amener...

Irma dormait...

Elle ne s'attendait guère à ce réveil.

—Venez, lui dit Henriette. Vous allez parler à quelqu'un qui veut vous voir.

Et ce fut toute tremblante qu'elle arriva dans

la chambre où se trouvait Fabrice Dementières. Elle le reconnut immédiatement.

C'était bien le monsieur tout en noir, l'homme de Clermont, son sauveur...

Il n'avait point vieilli. La haine conserve...

—Bien ! asseyez-vous,—lui dit Fabrice.

Puis, après un silence :

—Vous avez été bien imprudent, bien coupable,—commença-t-il, en lui imposant silence de la main...

—Ah ! monsieur,—fit Irma, les larmes aux yeux,—ce n'est pas ma faute.

—Je sais... je sais... Il s'agit de tout réparer... La chose est en votre pouvoir et je vais vous mettre à même de le faire... Voici comment vous allez agir... Dès que cette enfant ira mieux, une voiture, conduite par moi, viendra vous prendre pendant la nuit... Et elle vous mènera à votre nouvelle résidence où vous vivrez comme par le passé... Si vous êtes sage, tranquille... vous pouvez compter sur moi... Je réparerai progressivement le dommage qui a été causé à votre bourse... Allez... Notre entretien a assez duré... Je n'ai pas à vous en dire davantage.

Quelques jours s'écoulèrent. Fleur-de-Mai était en pleine convalescence...

Ses forces revenaient avec une rapidité surprenante.

Fabrice Dementières eut encore une entrevue avec Irma.

—Ce sera pour la nuit prochaine,—lui dit-il,—je viendrai vous prendre vers onze heures.

—C'est entendu.

A onze heures précises, la voiture pénétra dans la cour solitaire.

M. Dementières était sur le siège.

Irma fit monter Fleur-de-Mai devant elle.

Fabrice prit les guides... La voiture se trouva bientôt en plein bois.

Mais alors, il se passa quelque chose de bien étrange.

A une montée, à travers les bois de Lauriac, le cheval ralentissant son allure, Fleur-de-Mai bondit nerveusement et échappa à Irma au moment où celle-ci s'y attendait le moins.

La Tiote s'était précipitée à travers une brousaille...

Beau appeler, beau crier, le bois demeura silencieux...

Fleur-de-Mai avait disparu.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

I.—UN DÉPLACEMENT MOUVEMENTÉ

Maintenant il nous faut revenir en arrière pour raconter tout un étrange roman d'amour...

—Cette fois, monsieur Firmin, il me semble que je viens d'entendre siffler dans le lointain... Ça doit être le train.

D'un geste empreint d'une nonchalante grâce, M. Firmin jeta le bout de sa cigarette et s'étira longuement les bras, ce qui fit faire un brusque écart à l'un des chevaux de chasse que les deux domestiques tenaient en main, devant le perron de la gare de Theillay-les-Pailleux, sur la ligne d'Orléans à Limoges.

Puis après avoir bâillé à se démonter la mâchoire, M. Firmin répondit :

—C'est peut-être l'express, c'est peut-être un autre train... à moins que ça ne soit "une marchandise"... Je vous demande un peu ce que ça peut vous faire, Tim ?... Et à moi aussi ?...

Et comme Tim se renfermait dans son flegme britannique, l'autre reprit encore :

—Le train arrivera toujours assez vite... soyons de bon compte, Tim. Vous avez bien déjeuné, bien pris le café, le pousse-café, laissez-vous donc vivre... Il sera toujours assez temps de se remettre en selle et de galopper toute la journée.

—Certainement, j'ai très bien déjeuné,—répliqua Tim.—M. le comte nous donne l'ordre, dans les déplacements, de ne nous laisser manquer de rien.

—Et il ne le donnerait pas que ça serait exactement la même chose... Hein ! Faut soigner sa petite santé, pas vrai ?... Quant à la chasse...

Et M. Firmin eut un geste d'épaules indiquant qu'il tenait en médiocre estime le grand culte du grand saint Hubert.

—Ah !—fit Tim, en regardant son compagnon d'un œil où se lisait clairement une nuance de pitié,—vous n'aimez pas la chasse, monsieur Firmin !

—Moi ! Moi !... Ah ! si !... par exemple ! J'aimerais joliment bien aller canarder des lapins dans une garenne, et le soir, après la fine gibelotte, faire la partie avec les amis... Mais courir à cheval toute la journée derrière notre maître...

Tim hochait la tête.

—Vous n'aimez pas la chasse, monsieur Firmin,—insista-t-il,—et vous n'aimez pas notre maître non plus.

—Et pourquoi que je l'aimerais !—répliqua Firmin en ricanant.—Elle est forte celle-là... Est-ce qu'on aime son maître ?

Une légère rougeur monta aux pommettes de Tim.

—Pourquoi vous l'aimeriez ?... parce qu'il est bon, humain, généreux, parce qu'il a toutes les qualités du cœur,—et s'animant de plus en plus, il termina par ces mots qui résumèrent en une seule phrase toutes les pensées du groom anglais :—parce que c'est un... parfait gentleman.

—Oui, j'en conviens,—répliqua M. Firmin, assez embarrassé d'articuler un véritable grief contre le maître que Tim venait de si chaleureusement défendre,—oui, j'en conviens, il n'est pas méchant. Mais, lui ou un autre, faut toujours être au service de quelqu'un, pas vrai ?... On n'est pas son maître, son chef... Alors, quoi ?... Mais vous. Tim, vous êtes un rude type... Vous l'adorez... le patron... Pour lui, vous vous jetteriez au feu, ou à l'eau, au choix...

—Oui, répliqua encore l'Anglais, je ferais tout cela pour lui et bien autre chose encore, monsieur Firmin, et en me dévouant ainsi pour M. le comte je ne ferais que lui payer une bien petite partie de ma dette.

—Ah ! oui ! toujours votre histoire de Londres,—fit dédaigneusement Firmin.

Cette fois, l'Anglais devint franchement cra-moisi.

—Monsieur Firmin,—répliqua-t-il gravement,—pour me venir en aide, pour m'empêcher d'être tué, M. Fédor n'a pas réfléchi qu'il avait toutes les chances de se voir casser les reins.

—Il y avait là des policemen.

—Qui laissaient parfaitement Tom Sayers briser la tête contre le pavé... Et Tom Sayers, non, monsieur Firmin, vous ne pouvez vous faire une idée de ce que ça peut être que la force de Tom Sayers !...

Tout en parlant, Tim gesticulait.

Et il mimait la scène toujours présente à sa mémoire, alors que, jeune vaurien perdu dans les enfers de Londres, il appartenait à un misérable du nom de Sayers qui l'envoyait mendier, voler peut-être, qui sait ?... et le rouait régulièrement de coups lorsqu'il ne rapportait rien.

Le comte Fédor Stroganof qui traversait le Leather-Lane cette nuit-là faisant des études de mœurs, en compagnie de policemen, bien entendu, avait été surpris par les gémissements de Tim Pickwood, le bien, la chose de Tom Sayers, que celui-ci assommait avec une joie féroce de brute ivre.

Tom Sayers avait pris l'enfant par les cheveux, et lui cognait furieusement la tête contre une borne...

Le sang coulait, coulait, et Tom Sayers continuait toujours.

Et malgré les observations des policemen qui accompagnaient Fédor Stroganof et lui répétaient à mi-voix : "Ne vous mêlez pas de cette affaire, milord, vous allez vous faire assommer et nous avec vous," Fédor avait bondi, et s'était rué sur la bête féroce et l'avait obligée à lâcher prise.

Tom Sayers s'était relevé, étourdi, titubant. Il

avait voulu s'élançer à son tour sur le jeune homme....

Mais était-ce le gin ou l'étourdissement causé par l'irrésistible choc, toujours est-il qu'il n'avait pas demandé son reste.

Tim Pickwood avait profité de la circonstance pour se sauver.

Mais le lendemain, il se trouvait sur le passage du comte Fédor qui, aux stries sanglantes zébrant encore le front de l'enfant, avait reconnu son sauvé de la veille.

—Prenez moi, monsieur,—avait supplié le petit en joignant les mains,—emmenez moi avec vous... Je vous servirai bien, vous verrez... Si vous ne me prenez pas avec vous, Tom Sayers me tuera... Après votre départ, il a juré de m'étrangler.

Et voilà de quelle façon Thimothée Pickwood était entré au service du comte Fédor Stroganof.

Et, certes, le comte Fédor n'avait jamais eu de serviteur plus attaché, plus dévoué, plus fidèle, ni plus correct.

Tim finissait son histoire, qu'il racontait bien d'ailleurs pour la dixième fois à M. Firmin, lorsqu'un coup de sifflet strident annonça le passage de l'express.

—Cette fois c'est bien lui,—fit Tim, et il s'empressa de déboucler la couverture qui garnissait un des chevaux confiés à sa garde.

La porte de la gare s'ouvrit et un gentleman botté, couvert d'un vaste pardessus clair, apparut sur le seuil.

Il était coiffé de la cape de chasse, le pardessus entr'ouvert laissait voir l'habit rouge, la culotte, l'uniforme du veneur.

—Bonjour, Tim, bonjour, Firmin,—dit-il joyeusement en saluant ses gens du pied de son fouet qu'il tenait à la main.—Les chevaux n'ont pas souffert du chemin de fer ? Ils ont bien pris leur avoine ?... Oui !... Allons ! en route !

Et le comte Fédor Stroganof s'enleva en selle avec l'aisance d'un écuyer consommé, et mit sa monture au grand trot.

Les chevaux partirent, en pleine gaité, dans la direction d'Orçay.

On était au commencement du mois de mars de l'année 1872.

Le temps était clair, vif. Un beau ciel bleu, souagement pommelé de petits nuages blancs qui couvraient les uns après les autres, promettait une merveilleuse journée.

Dans la personne du cavalier qui s'en allait ainsi joyeux, charmé, savourant tout à l'aise les grandes joies de la vie que le luxe mettait à sa portée, éclataient la jeunesse, la mâle beauté, la distinction, la force et les plus hautes qualités maîtresses.

D'une taille au dessus de la moyenne, on reconnaissait en lui l'irrésistible vigueur de l'homme entraîné de bonne heure à tous les sports.

Son visage blanc, mat, rehaussé par une fine moustache blonde, naturellement relevée, était éclairé de deux yeux bleus, des yeux de Slave, doux, tendres, charmants, tout pleins de joie et de franchise.

A coup sûr, à première vue, on devinait chez le comte Fédor Stroganof un être bon, aimant, loyal.

Comment le comte Fédor se trouvait-il, à cette heure matinale, dans cette partie sauvage du centre de la France ?

Tout naturellement et de la façon la plus banale.

Il allait chasser chez les Treycourt, les deux frères, le duc et le marquis, deux grands seigneurs hospitaliers et aimables qui étaient alliés aux Stroganof-Rémer par des liens de proche parenté.

Une demoiselle de Rauville, cousine des Treycourt, avait en effet épousé, il y avait quelques années de cela, un des comtes Stroganof, qui, d'ailleurs, était mort peu de temps après.

Colossalement riche, de revenus à la fois inébranlables et inépuisables, la fortune du comte Fédor a grandi depuis des siècles.

Bien avant Pierre le Grand, ses ancêtres étaient hetmans des Cosaques des provinces qu'arrose le Dniéper.

Le comte Stroganof y possède encore des puits de pétrole et des sources de naphte dont les rendements sont demeurés considérables.

Propriétaires d'immenses territoires situés dans

la partie la plus fertile de la Petite Russie, propriétaires d'immenses forêts de cèdres en Lithuanie, les membres de cette famille s'étaient laissés mourir les uns après les autres, si bien que tous ces trésors s'étaient réunis sur la seule tête de Fédor, qui, orphelin de bonne heure, était le maître absolu de sa personne et de sa fortune.

Appelé en France par cette capitale du monde qui se nomme Paris et attire à elle les grands noms, les grandes fortunes et les grandes intelligences, il avait tout naturellement acquis droit de cité au milieu de l'aristocratie française, chez laquelle sa noblesse, sa richesse et surtout les incomparables grâces de sa personne lui ouvraient toutes les portes.

Il avait acheté et meublé avec un luxe inouï, avenue de Friedland, l'hôtel du prince d'Adiane, ce palais féérique construit pour satisfaire la dernière fantaisie d'un énérvé ; et là, il menait grand train, donnant des fêtes à ce que l'on est convenu d'appeler le meilleur des mondes, aussi bien qu'au monde meilleur, celui où l'on s'ennuie et celui où l'on s'amuse ; et il s'était fait remarquer de tous par son esprit, sa distinction, son élégance et mieux que tout cela encore, par son exquise et son intelligente bonté.

N'en déplaise à l'odieux Schopenhauer, Fédor Stroganof était donc complètement heureux.

Entendons-nous cependant, heureux autant qu'on peut l'être lorsqu'on écarte soigneusement de sa route les tracassés, les ennuis, les désagréments les plus futiles et que l'on ne choisit que les plaisirs et les joies de la vie.

Les fantaisies les plus coûteuses, il pouvait quotidiennement les satisfaire, sitôt qu'elles prenaient naissance dans son cerveau.

C'est ainsi que la veille, quatre de ses chevaux de chasse, de merveilleux cobs du Norfolk, étaient partis pour le Cher sous la garde de Tim et de Firmin, et étaient venus l'attendre à Theillay.

Il avait l'intention de passer la semaine entière chez les Treycourt, où se trouvait une réunion complète, choisie, très *select*, ainsi que maintenant cela se nomme, composée de femmes charmantes, dont une seule, comme le disait la douce Mme de Sévigné, eût suffi pour incendier le monde.

Ainsi que bien on pense, le comte Fédor était fort recherché et très couru. Ses liaisons galantes étaient aussi nombreuses que choisies. Mais jusque-là, dans l'amour qui venait couramment à lui et qu'il prisait fort, il n'avait rencontré que le plaisir.

En un mot, jusque là ses aventures galantes n'avaient été que l'échange de fantaisies charmantes qui, si elles brûlaient comme feu de paille et laissaient peu de souvenirs, n'étaient suivies d'aucun regret.

—La belle journée,—murmura Fédor, en regardant la main à sa monture qui bondit gaieusement en dévorant l'espace.—Il fait doux, tiède, la chasse sera superbe. Octave de Treycourt m'a écrit que cette année les sangliers foisonnent.—Allons ! dans quelques instants je serai au milieu de la bande joyeuse et...

Il n'acheva pas et d'instinct arrêta son cheval.

La route qu'il suivait à cet instant était barrée par un chemin de traverse duquel venait de sortir un vaste coupé attelé de deux carrossiers mecklenbourgeois trottant à une allure paisible.

La vue de cet équipage très ordinaire n'aurait certainement pas détourné les regards du comte.

Mais le jeune homme venait d'apercevoir au fond de la voiture, à côté d'un homme touchant à la quarantième, à l'air dur, sec, cassant, une femme dans tout l'éclat de la plus idéale beauté ; une femme jeune, aux traits délicats et fins, aux épaules sculpturales, dont le visage marmoréen, les yeux de sombre velours, étaient empreints de la plus poignante désespérance.

A la vue de cette créature si jeune, si divinement belle, et qui semblait porter en elle les angoisses les plus cruelles et les plus amères douleurs, le comte avait éprouvé une sensation pénible.

C'était quelque chose comme l'aspect d'une irrémédiable souffrance, se dressant subitement devant sa belle humeur et sa joie.

—Brough !...—fit-il en se secouant sur sa selle,—voilà une pauvre femme qui doit être prodigieusement malheureuse... Elle est accompagnée d'un monsieur qui a bien la physionomie la

plus antipathique, la plus désagréable qu'il soit au monde. Son mari sans doute. Je n'ai jamais cherché querelle à personne... Mais ce serait un réel plaisir que d'avoir une affaire avec un semblable pistolet.

La voiture était passée, et il l'accompagnait d'un involontaire regard.

Remettant son cheval au galop, il continua son soliloque.

—Que les temps sont changés,—reprit-il, en faisant appel à sa naturelle gaieté pour chasser l'impression pénible qu'il venait de ressentir,—oui que les temps sont changés !... Jadis, à l'époque des chevaliers errants, je me serais mis à la poursuite de ce monsieur et j'aurais délivré la dame... Aujourd'hui j'irais me mêler d'affaires qui, après tout, ne me regardent nullement... Je ne délivrerais certainement personne, et j'aurais toutes espèces de chances de me faire conduire simplement au poste... C'est égal, l'ancienne manière devait avoir du bon... Voilà une pauvre créature profondément malheureuse, j'en ai la perception exacte... Et malgré mon immense fortune... je ne puis rien faire pour elle.

Et en même temps, le mot de sa compatriote, Mme Schwetchine, lui revint en mémoire : — C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout.

Et il ajouta :

—Avec de l'argent on peut bien des choses, mais je ne pourrais pas lui venir en aide.

Il eut un mouvement de mauvaise humeur.

—Mais de quels diables noirs vais-je me farcir la cervelle ?... Qu'ai-je à faire de penser à ces grands yeux noirs ?

Fort heureusement il arrivait à l'entrée de la forêt de Saint-Laurent.

Et à peine eut-il dépassé l'orée du bois, que la Croix-du-Trahoir, lieu où était fixé le rendez-vous, lui apparut au bout d'une ligne.

Encore quelques foulées de galop et il arrivait. Le carrefour de la Croix-du-Trahoir présentait, pour un veneur, le plus réjouissant des aspects.

Une trentaine d'habits rouges tranchaient sur le bois d'un brun vif que dorait les rayons d'un gai soleil.

Des attelages de breacks, de mails étaient maintenus par des postillons ou des cochers en livrée.

Un grand feu avait été allumé, et autour, les amazones et les dames qui devaient suivre, se chauffaient, car l'air matinal était encore frais et vif.

Un peu à l'écart, la meute maintenue sous le fouet par Vautrait, le second piqueur et deux valets de chiens, l'Andouiller et La Feuille, soixante bâtards tricolores, qui par moment laissaient échapper des hurlements d'impatience aussitôt réprimés.

Autour du rond point, des palefreniers promenaient les chevaux de chasse.

Oui, c'était bien là un ravissant tableau, digne du pinceau de Penne, de Lewis-Brown ou de Charles Delort.

—Ah ! voilà Fédor,—fit un des veneurs, qui se faisait remarquer par sa haute stature, la largeur de ses épaules et sa physionomie franche et ouverte.

C'était le marquis de Treycourt, le cadet, que les gens de la maison et des alentours appelaient simplement, avec une familiarité affectueuse, "Monsieur Louis."

Le duc Octave de Treycourt, au mouvement de son frère, avait quitté son entourage et venait au devant du comte Fédor, les mains tendues.

—Ah ! mon cousin, que vous êtes aimable... et exact.

Et il ajouta aussitôt :

—Venez, que je vous présente.

Une fois cette formalité accomplie, Louis de Treycourt s'occupa de Fédor.

—Vous savez, mon cousin,—dit-il,—qu'il y a là à déjeuner pour vous. Vous avez tout le temps, La Brisée n'est pas encore arrivé.

—Mais j'ai déjeuné tout à mon aise dans le train,—répliqua Fédor,—et je n'ai besoin de rien pour l'instant. Je vous remercie. Je n'ai désir que d'une chose... chasser.

—La Brisée arrive,—répliqua Octave de Treycourt en se retournant.

Un piqueur à pied tenant en laisse un limier venait de déboucher d'une allée latérale.

Imbu des grands principes du célèbre du Fouil loux, son maintien était impénétrable et calme.

Il jeta le cordeau de son limier à un de ses valets de chiens, reçut en échange un pain blanc, une bouteille de vin et un morceau de viande froide et se mit à déjeuner de grand appétit, sans pitié pour les regards anxieusement interrogateurs dont il était le point de mire.

La tradition le veut ainsi. . . .

Le piqueur, qui s'est levé avant le jour, a fait le bois pour y détourner des animaux, déjeune à son retour tout à l'aise. Il mange et il boit d'abord ; autrement, s'il avait le malheur d'ouvrir la bouche pour autre chose que tordre et avaler, les impatients ne lui laisseraient même pas le temps de se refaire.

Quand La Brisée eut fini de déjeuner, il but une dernière rasade, ferma son couteau, s'essuya les lèvres et se levant il s'approcha du marquis de Treycourt, la cape à la main.

Si nous avons donné quelques détails techniques, que nous croyons généralement ignorés, touchant le début d'une chasse à courre, nous n'y reviendrons pas.

Disons seulement que La Brisée avait connaissance de nombreux animaux dans les environs, mais que notamment il avait "détourné" à peu de distance de la Croix du-Trahoir un solitaire bien connu de lui, et qui avait déjà aiguisé à diverses reprises ses défenses sur les côtes de la meute du marquis de Treycourt.

—Messieurs,—fit ce dernier, quel animal chassons-nous ? . . . —Nous n'avons que l'embarras du choix.

—Le solitaire; le solitaire ! répondirent aussitôt les plus ardents.

—Prenez garde, messieurs,—fit M. du Temple, dont la haute expérience en vénerie est si bien connue que ses conseils sont toujours écoutés,—prenez bien garde, je le connais, ce solitaire, et il va vous faire voir du pays. . . . C'est un voyageur. Il va filer par la forêt d'Allogny et vous mènera certainement jusque dans les bois de Saint Palais. Vous ne dinerez ni ne coucherez chez Treycourt ce soir.

Pour cette fois la voix de M. du Temple ne trouva point d'écho chez les chasseurs.

Il fut décidé, à la presque unanimité, que l'on attaquerait le solitaire.

—A cheval, messieurs,—fit le duc.

Et la cavalcade se mit en marche, suivie des voitures qui devaient accompagner la chasse.

Quelques minutes encore, qui s'écoulèrent dans le plus profond silence, puis un coup de gueule se fit entendre et il fut immédiatement suivi des abois furieux de toute la meute.

Le solitaire se trouvait fort bien dans sa bauge, et il ne voulait point déguerpir.

Alors les trompes sonnèrent à toute volée, et la bête furieuse, écumante, se rua sur les chiens, en décousant quatre ou cinq, et bondit au milieu des veneurs.

Ils la saluèrent d'un hurra prolongé.

La chasse commençait.

Elle débutait par un train d'enfer.

Ainsi que l'avait prédit M. du Temple, la bête perçait droit, sans arrêt, sans retours et il fallait posséder une connaissance approfondie du pays pour ne point la perdre.

Ce train dura trois heures, sans avoir même le temps de souffler.

—Ma foi,—fit Fédor Stroganof,—j'ai sagement agi en renvoyant Firmin avec un cheval au château de mes cousins, car certainement ceux-ci seront rompus demain.

Les bêtes étaient effectivement blanches d'écume, celle que montait Fédor commençait à terriblement souffler.

Le comte prit alors le cheval de main que tenait Tim et repartit de plus belle. Ce temps d'arrêt, si léger qu'il pût être, l'avait distancé ; il se pressa et eut la satisfaction de se retrouver une fois encore avec le gros des veneurs.

Par malheur, le soleil avait disparu ; brusquement le temps changeait et de gros nuages noirs se housculaient maintenant aux quatre coins de l'horizon, tandis que le vent soufflait avec violence.

Bientôt la pluie se mettait de la partie.

Le terrain brusquement détrempé devenait

glissant et mauvais pour les chevaux. Ils bronchaient à chaque pas.

Néanmoins, dans le lointain, Fédor percevait encore quelques abois et aussi d'incessants bien-aller, quoique affaiblis, lui parvenaient encore aux oreilles.

Puis, plus rien. . . . Rien ! . . . que le déchaînement et le fracas de l'ouragan dans les profondeurs infinies de la forêt.

Les chênes se tordaient, les bouleaux craquaient, les feuilles tourbillonnaient emportées par une véritable trombe.

Il fallait se rendre à l'évidence, Fédor avait perdu la chasse, et il était égaré. Comment se reconnaître, en effet, dans une forêt où il n'avait jamais mis les pieds ? . . . dans ce désert boisé, où tous les sentiers se ressemblent et où l'on peut tourner durant de longues heures sans trouver la sortie de cet inextricable labyrinthe ?

Les chevaux n'en voulaient plus, d'ailleurs ; ils baissaient tristement la tête, se secouant et s'agitant pour chasser les gouttes d'eau qui leur tombaient dans les oreilles.

Malgré la plus stoïque des philosophies, la perspective de passer la nuit en plein bois, sous cette pénétrante bourrasque, était des moins agréables.

Il fallait à tout prix sortir de la forêt, gagner une ferme où Tim Pickwood installerait les chevaux, tandis qu'une carriole ramènerait le comte tant bien que mal au château de Treycourt.

—Nous sommes perdus, mon pauvre Tim,—fit Fédor.—Poussons droit devant nous, nous finirons bien par arriver quelque part.

Et suivi de son fidèle serviteur, le jeune homme se remit en marche.

Mais après une heure passée à tourner encore sur lui-même, un arbre mort jeté en travers de la ligne et qu'il franchit pour la seconde fois, lui démontra l'erreur commise.

La nuit venait ; une nuit froide, assombrie encore par la tempête.

Cependant Tim avait mis pied à terre. Il cherchait à s'orienter, à découvrir un indice quelconque qui pût les mettre dans la bonne voie.

—Monsieur le comte,—dit-il tout à coup en laissant échapper une exclamation joyeuse,—j'entends les chiens, j'en suis sûr. . . .

Et comme Fédor secouait la tête d'un air de doute :

—Tenez ! écoutez plutôt.

Le comte entendit, en effet, fort bien à cet instant un hurlement prolongé, immédiatement suivi de plusieurs autres.

—Ce ne sont pas des chiens qui chassent,—dit Stroganof après avoir écouté un instant.—N'importe, ces chiens ne doivent pas être seuls. Le fussent-ils qu'ils nous conduiront quelque part.

Fédor et son serviteur n'avaient pas fait cinq cents mètres qu'ils se trouvèrent à l'orée du bois. Ils étaient en plaine, ne pouvant supposer qu'ils n'étaient séparés du débucher que par une si courte distance.

Sur la droite, un énorme massif de verdure, auquel une longue allée de châtaigniers semblait donner accès.

—Cette allée doit aboutir à une habitation quelconque,—fit le comte.

Il ne se trompait pas, au bout d'un kilomètre il se trouva arrêté par une grille dont les intervalles étaient munis de tôle pleine.

Par-dessus la grille—tout au fond,—une masse sombre.

C'était un château, ou tout au moins une vaste maison d'habitation.

Mais nulle lumière ne brillait aux fenêtres. On eût dit le château de la Belle au bois dormant.

—Monsieur le comte,—fit Tim qui avait mis pied à terre,—je tiens le cordon d'une cloche.

—Eh bien ! tire-le, Tim,—répliqua Fédor en réprimant un éclat de rire.

Le cordon aboutissait à un gong qui rendit un son formidable.

Alors, les chiens que les deux égarés avaient déjà entendus se mirent à hurler de plus belle.

Puis tout retomba dans un lugubre silence.

—Sonne une seconde fois, Tim.

Tim Pickwood ne se le fit pas répéter, et mit en branle le gong en lui imprimant toute une série

de détonations éclatantes auxquelles les chiens répondirent par un horrible fracas.

Enfin un bruit de sabots trainants se fit entendre, une lucarne s'ouvrit laissant filtrer la lueur d'une lanterne qui éclairait une tête rébarbative.

—Qui vous a permis de faire un pareil vacarme ? —demanda une voix rude et grossière ? . . . —On ne sonne pas chez les gens à cette heure-ci.

A suivre.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, }
122 E. 27th st. }

Au Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Messieurs :—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servit à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes ; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

VENTE SPECIALE

—DE—

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHULTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose.

LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU,
1637, rue Notre-Dame, Montréal.

Le remède de Pigo pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 sous. K. T. Hazzittine, Warren, Pa., U. S. de l'A.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madamé Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en rose, chansonnette, Ch. Pourry 25c ; La Créole, valse, F. Fore, 60c ; Love golden dream, valse, Tho Bonheur, 75c ; Fiorina, valse, C. Lowthian, 60c ; Rustic, danse, Cr. Howell, 40c ; Mazurka élégant, G. Bachmann, 35c.

MUSIQUE A BON MARCHE

Je t'aime, valse, I love thee, Waldtenfel, 20c ; Dans les Sierras, mazurka, Lacasette, 25c ; Land of the fearies, pays des fées, Berntheisel, 25c ; Frivolité, polka, Lacasette, 20c ; Chatelaine, valse, Leduc, 10c ; Canari, valse, C. F. Escher, 10c ; Soupir des fleurs, polka, Strauss, 10c ; Silvery echoes, rêverie, C. D. Blake, 10c ; General Grant's March, E. Mack, 10c. 11 cents par la poste pour les morceaux de 10 cts.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Frauc et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies-là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et nu "Female Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fls, où tous les marchands peuvent s le procurer. Aussi à vend e partout aux États-Dnis. Pour toutes informations écri vez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)
64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue Saint-Gabriel, Montréal

THIS PAPER may be found on the ss Ter. s. Rowell & Co's Newspaper Ad vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

GUERISON PROMPTE
DES
REUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.
N. B. —Demandez-le toujours comme suit : *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

J. N. LAPRES
PHOTOGRAPHE
208, RUE ST-DENIS

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils

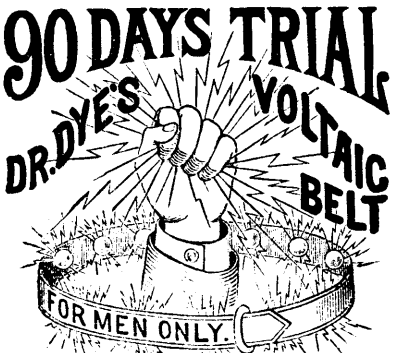
Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

VOYEZ
GUIMOND
Avant d'acheter vos
CORPS et CALECONS
Rien n'égale ces
CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50
15 ST-LAURENT

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX
DU

DR V. PERRALUT
Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurrables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.
NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cental). ALFRED LIMOGES
Saint-Roch P. Q.



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial
TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHYTHMISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. The BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address
VOLTIC BELT CO., Marshall, Mich.

ANNONCE DE JohnMurphy & Cie AVIS POUR L'ANNEE 1891

Nos magasins continueront comme par le passé d'être fermés à six (6) heures p.m., les samedis inclusivement. Nous prions respectueusement les dames et le public en général de faire leurs achats durant le jour croyant ainsi répondre à la grande majorité des clients qui désirent et encouragent la fermeture à bonne heure.

De plus, il est du plus haut intérêt de chaque pratique de faire ses achats durant le jour, car elles seront toujours certaines de recevoir une attention particulière, et pourront juger de la qualité et la couleur de leurs marchandises à la clarté du jour qui est la seule convenable.

A l'œuvre

Dans chaque département tous sont à l'œuvre à faire les grandes réductions sur toutes les marchandises pour la grande vente du mois de janvier.

Articles de fantaisie

Dans ce département des avantages immenses seront offerts, et chacun pourra se procurer les plus riches marchandises, à des prix extrêmement bas.

Étoffes a robes

Des milliers de coupons d'étoffes à robes, en dessous de 5 verges double largeur, réduits de 33 p.c.

JOHN MURPHY & CIE

Goin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez

ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

PILULES
DU
DR WILLIAMS
ROSES
POUR
PERSONNES
FAIBLES
NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, qu'elles travaillent excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisé. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à
THE DR. WILLIAMS MED. CO.,
Brookville, Ont.

Colonne Carsley

ÇA PROPOS DU COMMERCE DE SAMEDI SOIR

Nous sommes d'opinion que le commerce de samedi soir ou le surcroît d'ouvrage laissé pour le samedi soir ou tout autre soir, est le résultat d'une mauvaise direction, mauvais jugement et lenteur de la part des acheteurs, des vendeurs et de tous ceux y concernés.

ESSAYEZ A Y METTRE FIN

On croira sans doute que c'est une manière étrange pour nous de faire cesser le système de fermeture tard en fermant tard nous-mêmes. Mais comme il faut souvent lutter pour avoir une place, de même, d'après le même principe, en pressurant, nous ferons tous nos efforts pour faire fermer les magasins de marchandises sèches de la ville à une heure raisonnable.

CE QUI EST PROPOSÉ

Nous nous proposons de tenir nos magasins ouverts le samedi jusqu'à neuf heures et peut être dix heures, d'après les règlements suivants :

A SIX HEURES

À 6 hrs p.m. les samedis les deux tiers de nos employés obtiendront congé. L'autre tiers restera au magasin pour les affaires du soir.

PATRONS INJUSTES

Ce qu'il y a de plus injuste au sujet du travail du soir, c'est que les patrons forcent leurs employés à travailler une journée et demie pour le salaire d'une journée et très souvent ce salaire est très modique.

PARTAGE DES PROFITS

Nous nous proposons, comme rémunération, de faire un partage de tous les profits bruts faits après six heures p.m., comme suit : Nous garderons la moitié des profits bruts et l'autre partie sera divisée également entre tous les employés qui auront travaillé après six heures.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

AVANTAGES EXTRA

Afin d'attirer le commerce du samedi soir au centre de la ville, plusieurs bons avantages variés seront donnés.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

POUR LE MOMENT

Le thé, le café et les gâteaux dans notre salle de rafraichissements sont servis gratuitement après 7 heures les samedis.

Le tarif des tramways sera payé à toutes les personnes qui achèteront pour un montant de plus d'une piastre.

S. CARSLEY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas, Quiindra avec douceur, Un fil pour coudre à la main ou à la machine, Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables ; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLEY.

S. CARSLEY

1890, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910

PIANOS! PIANOS!

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toronto
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour eux. Ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.
Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues.
Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE
Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville Québec.

La seule Loterie étant sous la protection du gouvernement du

MEXIQUE

LA

LOTTERIE

DE LA

BENEFICENCIA PUBLICA

(CHARITÉ PUBLIQUE)

ETABLIE EN 1878

N'ayant rien de commun avec aucune autre institution se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

Aura lieu dans le Pavillon Mauresque, Mexico.

JEUDI, LE 8 JANVIER 1890

Prix Capital --- \$60,000

Pour les conditions du contrat la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet et recevoir le permis officiel suivant:

CERTIFICAT:—Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Beneficencia Publica.

APOLINAR CASTILLO, intervenant
Deplus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en proportion plus élevée que celle de n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00..... \$320,000.00

Prix de billets, en argent Américain
Billet entier \$4, demi billet \$2, quart de billet \$1

LISTE DES PRIX:

1 Prix capital de \$61,000.....	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000.....	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000.....	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000.....	fait	2,000
3 Prix de \$1,000.....	font	3,000
6 Prix de 500.....	font	3,000
20 Prix de 200.....	font	4,000
100 Prix de 100.....	font	10,000
340 Prix de 50.....	font	17,900
554 Prix de 20.....	font	11,080

PRIX APPROXIMATIFS:

150 Prix de \$60, approximatif au prix de \$60,000.....	9,000
150 Prix de \$50, approximatif au prix de \$20,000.....	7,000
150 Prix de \$40, approximatif au prix de \$10,000.....	6,000
799 Prix terminaux de \$25, décidé par le prix de \$60,000.....	15,980

2276 Prix se montant à..... \$178,500
Tous les billets gagnants vendus aux Etats-Unis sont payés en monnaie ayant cours aux Etats-Unis.
Agents demandés partout.
Envoyez par lettres or télégraphes l'argent, les mandats poste ou traites qui sont émises par toutes les compagnies d'express.
Adressez:

U. BASSFTTI
MEXICO, MEXIQUE

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CINCAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua, Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOUVEAU-MONDE, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales.

Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue

Maison de première classe,

162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

Union square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop, 29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET

Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Bertl & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET

Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'économie,

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 118, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

Librairie française

252, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

EXCELLENTS POTAGES.



En botte et bouteilles, tout préparés, prêts à servir.—Concombre, Julienne, printemps, bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En botte de demi-livre Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiceries du Canada. Echantillons envoyés franco contre de pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres-postes.

Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs Moutarde Française, Glycerine Colle forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie

10, rue de Bresoles Montréal

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. J. J.

J. J. J.

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, payerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 JANVIER 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$103 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLES:

Billet complet, \$20; Demis \$10;
Quarts \$5; Dixièmes \$2;
Vingtièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EXPRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 et dont le but est de prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

NOUVELLE PHARMACIE

PHARMACIE DECARY

Pharmacie de première classe, au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, dans le nouveau Bloc du Séminaire.
Produits Chimiques et Pharmaceutiques des plus purs et les plus récents
Dépôt général de Médecines brevetées françaises et amér. caines et d'Articles de Toilette et de Parfumerie.
Laboratoire des Prescriptions placé sous le contrôle immédiat et exclusif de deux Pharmaciens diplômés.
Service de nuit et du dimanche.
ARTHUR DECARY,
Chimiste et pharmacien
Téléphone Bell No 6,833.



SEPTIEME TIRAGE MENSUEL, LE 14 JANVIER 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent.



FETE DU JOUR DE L'AN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR seront délivrés pour toutes les stations sur le chemin de fer du Pacific Canadien, Port Arthur, Ont., et dans l'Est, y compris le Sault Ste-Marie, Mich., et Détroit, Mich., aussi pour l'Intercanadien et les stations des provinces Maritimes, tel que ci-dessous indiqué :

JOUR DE L'AN

AU PRIX D'UN SEUL TRAJET, le 31 décembre 1890, et le 1er janvier 1891, bons pour revenir le 2 janvier 1891.

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, sur certificat, du 10 au 31 décembre 1890, bons pour revenir jusqu'au 5 janvier 1891.

CONGE DES CLASSES

AU PRIX D'UN TRAJET ET UN TIERS, sur certificat, du 10 au 31 décembre 1890, bons pour revenir jusqu'au 31 janvier 1891.

Pour plus amples informations, s'adresser à n'importe quel agent du chemin de fer du Pacifique Canadien.

Bureaux des billets à Montréal :

286 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

NOEL ! JOUR DE L'AN !

GRANDE VENTE DE

Marchandises pour les Fêtes. — Prix d'occasion. — 30 pour cent d'Economie ! — Profitez-en !!

DUPUIS, LAPOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

16480



Les éléments fortifiants de l'essence du bœuf sont renfermés dans le

Johnston's Fluid Beef

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures— Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

CHAUSSÉ & MESNARD ARCHITECTES.
J. ALOÏS CHAUSSÉ.
E. MESNARD.
No 77, RUE SAINT-JACQUES.
MONTREAL.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.56
Sécurités pour les assurés..... 1,837,296.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTE & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER
EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
ARRAPAHOU
SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE
D'EGALE POUR LES DOULEURS DES REINS L'AMIE DES DAMES
BAUME DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5,000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DE POT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

LYMAN, FILS & Cie PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

FONDS DE

BANQUEROUTE

—DE—

R. GOHIER

\$50,000

DE MARCHANDISES

SACRIFICES ENORMES

DANS TOUTES LES LIGNES

BARGAINS SAHS PRECEDENTS

Les Marchandises ont été réduites à des prix incroyables, pour être vendues immédiatement :

- Manteaux,
- Etoffes à Manteaux,
- Peluches,
- Etoffes à Robes,
- Soiries,
- Tweeds,
- Chapeaux,
- Manchons,
- Boas,
- Etc.

PRE SSEZ-VOUS

Afin de profiter de ces grands avantages

N. TOUSIGNANT

Ci-devant de la Maison Cagnon & Tousignant

— No. 295 —

RUE ST - LAURENT

MONTREAL

Coin de la rue Mignonne ancien magasin de R. Gohier